JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

36

26 juin 1993
paraît six fois par an
sixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Itinéraire

Elle sent le faisandé, ma Suisse ?

A LA fois littérature et histoire, construit en puzzle un peu comme *La vie mode d'emploi* de Pérec, *Le temps du faisan* est un magnifique roman, et un des meilleurs ouvrages historiques sur la Suisse. Cette réussite tient certainement à la parfaite maîtrise de ces trois éléments. L'Histoire, les histoires se renvoient l'une à l'autre, s'éclairent mutuellement, s'entrechoquent, et gagnent en profondeur, atteignent au cœur de ce qui a dû être, de ce qui devait se passer dans l'esprit des Suisses de l'époque.

Sans cesse, le lecteur rebondit : il va de la vie affective de Thomas Winter, historien, qui travaille sur la politique du Général avant la dernière guerre, au pigeonnier (1) de Sepp, homme à tout faire de l'industriel Ulrich Winter, père de Thom. Incité par ce dernier, Sepp va volontiers au baston avec les frontistes. Le père se contente de battre son fils.

On passe de l'analyse de la stratégie du réduit de Guisan –que voulait-il défendre au juste, et contre qui ? aimait-il autant l'indépendance de la Suisse que le modèle mussolinien ?– à la tentative d'assassinat d'un faisan lors d'une partie de chasse. La sœur de Thom sauve sa bête favorite au péril de sa vie.

On se demande avec le héros si sa mère a été tuée et l'on compte les avantages financiers qu'on tirés les industriels suisses de la collaboration avec l'Allemagne nazie.

On suit le jeune Thom dans un internat rigide où il apprend le chant grégorien. Il apprend également que la Suisse aurait été une terre d'asile pour les Juifs, et que la parole venue d'en haut n'est pas toujours pain bénit.

On le voit ensuite tenter de tirer les vers du passé du nez de sa vieille tante Esther, qui partageait les sympathies de son père pour les régimes autoritaires non bolcheviques, puis lire une lettre de son amie, qui le soutient à distance.

Fort des parcelles de vérité arrachées à l'oubli, qui s'assemblent les unes aux autres et éclairent ensemble d'autres pistes, Thom recommence le cycle de son enquête.

Au bout du roman, quelques réponses sont apportées, parfois en prenant des risques pour sa santé. Certains pans resteront voilés, probablement à jamais. Mais la quête continuera, car elle est vitale.

C'est un des mérites de ce livre que de montrer que la recherche de son identité propre est indissociable de la recherche des conditions sociales où elle s'est formée. Que le travail de l'historien, pour lui-même et pour les acteurs de l'époque révolue, est fait de ce va-et-vient entre les toutes petites histoires et la Grande.

C. P.

Otto F. Walter
Le temps du faisan
L'Aire, 1992, 394 p., Frs 45.–

(1) Habitat d'une sorte de faisan domestiqué.

Spécial vacances — 12 pages

Des polars classés par destination page 7

Des livres pour occuper les enfants page 6

Une recette en roman-photo page 11

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204
1000 Lausanne 9

Abonnement : Frs 20.– au CCP 10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 14.60 francs
Belgique : 87 francs
Canada : 2.80 dollars
Albanie : 122.5 néo-leks
Arménie : 247 roubles
Bengladesh : 93 takas
Bhoutan : 65 ngultrums

Collaborèrent à ce numéro:

Véronique Altamont
Valérie Amaudruz Solano
Jean-Charles Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Jean-Charles Bonzon
Jean-Christophe Bourquin
Nathalie Choquard
Alain Clavien
Philippe Maeder
Jean-Jacques Marmier
Christian Michel
Jules-Etienne Miéville
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Marianne Sion
Diégo Suarez
Cédric Suillot
Josette Suillot
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Valérie Vittoz

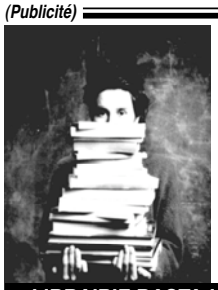
(Annonce)

Exposition

Marie Elena Grandio
Photos de Corée du Sud
jusqu'au 10 juillet

à la Galerie Basta !
Petit-Rocher 4, Lausanne

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 25 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

«[Tanner] refuse le romanesque traditionnel pour capter l'élan d'une effusion afin d'en repérer, après la retombée, les imprévisibles effets, façon, pour lui, de maintenir le film hors du rassurant spectacle, digne des livres de plage, concocté par la machine à divertir, ce qui le conduit à laisser l'air et la lumière circuler à l'intérieur des plans, hors des effets d'esthétique : ce réalisme apparemment brut ouvre alors la fenêtre, parfois, aux fraîches brises de la poésie.»
Freddy Buache, à propos du *Journal de Lady M.*, in *Le Matin*, printemps 1993

«Je reste inébranlablement amoureux des choses simples.»
Freddy Buache, in *Le Nouveau Quotidien*, 11 avril 1993

«...je souhaite une anamnèse sexuelle plus sérieuse, plus de dialogue en profondeur entre le médecin et son patient, plus de conseils dispensés et de mise à plat.»
Jean Martin, médecin cantonal vaudois, in *24 Heures*, 26 avril 1993

«L'atonie actuelle est le prix à payer pour le dégonflement de la bulle financière dont les économies du monde se sont droguées pendant des années.»
Roger Givel, radical et vaudois, in *Nouvelle Revue Hebdo*, 16 avril 1993

«Bref, la fête fut magnifique grâce aux talents conjugués de tout un village à la joie de se sentir plus que jamais au cœur du canton, grâce aux danseurs à la jambe élégante, aux choristes au timbre clair et aux musiciens à la pince alerte, grâce à des orateurs au verbe cordial et à la pensée souvent profonde, grâce aux Milices vaudoises sous le drapeau vénéré, grâce enfin à ce Bourgeois prénommé Raymond, serein et vrai plus que jamais s'il est possible, à l'heure de sentir monter de partout vers son piédestal d'une gloire éphémère l'amitié de tant de Vaudoises et de Vaudois.»
L'Ami, anonyme, in *Nouvelle Revue Hebdo*, 14 mai 1993

Un ami des arts nous envoie :
«On peut classer les différents paradigmes qui ponctuent l'histoire de l'esthétique d'après la valeur qu'ils attribuent à ces différents moments de l'élaboration de l'œuvre : en passant du paradigme classique au paradigme romantique, on passe de la valorisation de l'œuvre accomplie à celle des desseins préparatoires, où il semble que la créativité s'exprime avec plus de spontanéité. On assiste à la remise en cause du léché au nom du premier jaillissement...»
Sylvain Malfroy, chargé de cours, in *Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, département d'architecture, programme 1993-1994*, p. 54

Courrier des lecteurs

Orthodoxie typographique

Je me félicite (et, surtout, je vous félicite) de constater que votre journal maintient une ligne stylistique et rédactionnelle ferme, en dépit çà et là de quelques fléchissements, de quelques concessions à la facilité, –mais qui peut se targuer de ne jamais céder à «l'air du temps» ? et nos ambitions, en cette fin de siècle agonisant, me semblent accuser un affaissement comparable à celui de l'esprit public.

Je me permettrais néanmoins d'attirer votre attention sur une incongruité qui a déjà souventes fois agacé ma prunelle vétilleuse : alors que, dans l'ensemble, vous observez fidèlement la coutume typographique, bien négligée hélas des quotidiens lémaniques, qui consiste à composer en *capitales* les lettres des mots dont l'initiale sert de lettrine, il vous arrive malheureusement d'oublier quelquefois de le faire. Cette omission, ai-je notamment relevé, dépare systématiquement les chroniques par ailleurs si piquantes de Madame Marcelle Rey-Gamay. Pourquoi cela ?

Jean-Luc Bornand,
de Pully

Merci de nous lire avec une si empathique acuité. Les bavures que vous signalez se produisent en effet et constituent autant de «coquilles» dont nous nous irritons. En revanche, pour ce qui concerne la chronique de notre correspondante périphériscopique, l'omission de la règle que vous rappelez est intentionnelle : il s'agit de l'ancienne maquette de la rubrique *Réflexion* de *24 Heures*, à laquelle nous avons ajouté la pratique du bas de casse après lettrine, qui entache la formule actuelle du «grand quotidien suisse». Nous espérons que ces précisions apaiseront votre tourment ô combien légitime. Notez par ailleurs que nous avons réussi à reproduire votre lettre avec deux coupures en «con», ce qui n'est pas à la portée du premier algorithme de césure venu... *[réd.]*

Le petit oiseau finira-t-il par sortir ?

Immense est la cohorte des veilleurs de nuit de la vie culturelle romande, mais peu semblent s'être aperçus de la mise en chantier d'un ouvrage titanesque, qui se constitue pourtant ouvertement, sous nos yeux, chaque jour. Cela se passe dans le journal *24 Heures*, et nulle part ailleurs.

Depuis quelques mois, la rubrique *clic-clac* –que par estime pour les descendants de Félix Tournachon, dit Nadar, on n'osera qualifier de photographique–, autrefois contenue dans les pages du cahier régional du mercredi, a entrepris d'envahir la totalité de «l'autre grand journal du trust Edipresse». Il n'y a plus de numéro sans ces articles «de proximité», où nous voyons resplendir les saines trognes des membres du Groupement des producteurs-encaveurs de Bex; la pièéce de théâtre des classes de 5e hétérogène du regroupement scolaire de Bottens, Poliez-le-Grand, Poliez-Pittet et Villars Tiercelin; le syndic Parisod inaugurant le caveau des vignerons de Grandvaux. Le lecteur est emporté dans un maelström visuel, où les dentitions incomplètes d'enfants ahuris ou de vieillards abrutis encadrent la sortie du Lyons club de Vevey dans l'Oberland bernois. On pourrait même croire qu'il s'agit de souvenirs d'un autre monde, car ils ont tous le même air las et confiant du vieux chien qu'on va piquer, regardant bien la caméra au fond de l'objectif.

Tentative de lobotomisation d'un lectorat captif, ainsi forcé à se mirer le nombril, pendant qu'on lui farcit la tête de messages publicitaires, psalmodieront les derniers marxistes. Il n'en est rien.

Après la mirifique *Encyclopédie vaudoise*, les fils des Lumières de l'avenue de la Gare ont élaboré en cachette, comme il sied au démiurge se parant de la salopette du garagiste, un immense puzzle ethnographique : le photo de famille de *tous* les Vaudois, d'Abravanel à Zumaufen. Il y a près de 50 têtes par page «clic-clac», et à raison de 6 à 10 pages fourguées en une semaine, il suffira de 25 ans pour que le demi-million d'habitants entre Cudrefin et Chavannes-des-Bois se retrouvent dans les pages du quotidien. Chacun aura eu sa photo et pourra mourir en paix : un quart de siècle, c'est bien ce que les démographes appellent une génération, le hasard n'a ici aucune place.

Comme les machines à développer de Kodak, crachant à jets continus des sapins de Noël et des gâteaux d'anniversaire que nul ne regardera jamais plus, *24 Heures* a entrepris le grand œuvre de notre époque, On est passé de la revendication du suffrage universel à l'idéal de la renommée pour tous. Bien sûr comme le pouvoir s'est affadi passant du roi au citoyen, la gloire rétrécit passant des élites au commun des mortels.

August Sander,
de Berlin

Incapables

J'ai sous les yeux l'excellent «spécial culture» que votre confrère *l'Hebdo* a consacré au récent Salon-du-livre-de-Genève (oú vous n'étiez même pas). Y figurent les listes des livres les plus vendus en Romandie. Que constate-t-on ? Pratiquement aucun de ces livres n'a été présenté dans vos colonnes. Ni *Vendues !*, ni *Je mange donc je maigris*, pas même *Les étoiles répondent*, *Sex* ou *Swatchissimo*. Vous êtes vraiment des amateurs !

Aimé Vautravers,
d'Epalinges

Tant de compliments à la fois nous gênent. *[réd]*

La vie des images

Grains de sable dans un Leica

RAYMOND Depardon est un drôle de bonhomme. Il a tout fait ce que peut faire un journaliste : grand reporter, paparazzo, directeur d'une agence de presse, réalisateur, photographe de guerre. Pourtant il n'a pas la tête de l'emploi, ce grand type presque chauve qui parle par à-coups, s'interrompant brusquement par accès de timidité ou par désintérêt. Un anti-héros, un vrai !

Les Cahiers du Cinéma, qui ne se laissent pas, eux, influencer par les apparences, sortent d'affilée deux livres sur et de lui. *Cinéma* relate de multiples manières les différents films de Raymond Depardon. Photos, extraits de scénario, interview, textes. On parcourt toute la trajectoire, découvrant la richesse de ses œuvres : *La captive du désert,* avec Sandrine Bonnaire, un film qui relate la captivité de Mme Claustres dans le Sahara, puis la campagne présidentielle de V.G.E., les internés de San Clemente, le désert du Tibesti, le Tchad et le Yémen, la chasse au scoop des paparazzi, New York faits divers et les urgences de la Salpêtrière.

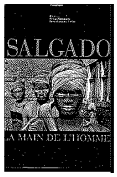
Ce livre est fait pour se souvenir ou mieux encore pour donner envie. Parfois une phrase, une image vous donneront le besoin irrépressible de voir le film, mais il faudra attendre une hypothétique rétrospective à la cinémathèque ou un miracle télégénique !

Le désert américain, c'est une autre vision, plus classique : reportage-photo et texte. Un ami mort, un voyage en Amérique et la fascination des déserts. Le reportage comme une exploration de mondes évidés avec le journal de Depardon qui légende les images, c'est beau et lourd, une Californie à travers des lunettes noires.

V. A. S.

Raymond Depardon & Frédéric Sabouneau
Depardon/cinéma
Cahiers du cinéma, 1993,
175 p., Frs 49.60

Raymond Depardon
Le désert américain
Cahiers du Cinéma, 1993,
141 p., Frs 36.50



Sebastião Salgado
La main de l'homme
Photographies
La Martinière et Plon, 1993, 400 p., Frs 206.15

Si vous n'achetez qu'un livre de photographies cette année, alors ce doit être celui-ci.

Des aciéries d'Ukraine aux plantations de canne à sucre de Cuba, des mines du Kazakhstan aux plantations de thé du Rwanda, Sebastião Salgado a parcouru la planète pendant une demi-douzaine d'années à la rencontre du monde du travail. En nous faisant découvrir ces regards droits, ces mains burinées, ces corps courbés sous la charge, Salgado rend hommage aux hommes et aux femmes qui, au prix de grandes souffrances, produisent les richesses de notre terre.

Salgado est l'un des tout grands photoreporters de cette fin de siècle. Aujourd'hui, tout semble avoir déjà été vu et photographié. On assiste souvent à une surenchère d'artifices techniques. La couleur semble indispensable. De nombreux magazines illustrés ne sortent plus jamais de l'impasse du «reportage-catalogue», on y voit les jeunes, les vieux, les artistes, les sportifs, les artisans, etc… présentés avec ou sans fond de studio, comme dans un catalogue de vente par correspondance. Salgado, lui, nous offre en noir-blanc et lumière ambiante des scènes et des images prenantes de la condition humaine.

D'une cinquantaine de reportages réalisés avec des travailleurs des cinq continents, Salgado nous livre une sélection restreinte de 400 images. Les matériaux, les formes humaines et les lumières s'y mêlent étroitement pour former une image qui va au-delà de la simple description ou de l'anecdote. Une image qui chaque fois est un moment privilégié, comme si le temps s'arrêtait, comme si cet instant avait toujours existé. C'est là aussi le but de cette œuvre : rendre hommage à des générations de travailleurs aux gestes mille fois répétés et qui, demain, vont se transformer, s'arrêter. *(Ph. M.)*

Notre feuilleton :

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique suivante.

Dans notre dernier numéro, la *Revue d'Etudes Marxistes* belge était une imposture, malgré la haute vraisemblance de son analyse de la structure sociale valaisanne à la lumière du mode de production asiatique.

(Annonce)

Librairie autogérée lausannoise engage
un(e) librair(e) qualifié(e)
à partir de l'automne 1993
Librairie Basta !
Petit-Rocher 4
1004 Lausanne
Tél. 021/25 52 34

LES ÉLUS LUS (XI)

Mesures radicales démocratiques

Le problème avec les droits populaires, c'est que les citoyens votent souvent tout faux. Lorsqu'il s'agit de votations proprement dites, bien sûr. Parce que, quand il s'agit d'élections, la majorité des citoyens-soldats et des citoyennes-épouses, comme touchée par la grâce démocratique, finit toujours par donner sa chance à la petite minorité, d'ailleurs hautement compétente, des

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

officiers-chefs d'entreprise.

L'idéal serait de vérifier si les motifs de ceux qui votent contre les recommandations de l'Assemblée fédérale sont honorables. Il suffirait, après avoir demandé au citoyen s'il approuve l'initiative – soutenue par les Chambres – du *Comité pour une Suisse intègre* visant à inscrire dans la Constitution l'article donnant les pleins pouvoirs au Conseil fédéral pour échanger avec l'Italie la ville de Chiasso contre la face sud du Cervin, d'exiger qu'il justifie son vote s'il n'est pas d'accord. Malheureusement cette solution risquerait de prolonger le dépouillement et de retarder de quelques jours l'entrée en vigueur du nouvel article, ce qui, dans le cas d'un référendum à propos de la nouvelle taxe sur l'énergie frappant les habitants des régions favorisées où souffle le fœhn en hiver, entraînerait un manque à gagner qui pourrait compromettre l'équilibre financier de la Confédération.

La solution la plus radicale et la plus élégante pour éviter que les citoyens se prononcent contre leurs élus est sans conteste celle proposée par le président du Parti Radical Vaudois dans une formule dont l'audace rompt avec les habitudes de son parti et la mentalité de son canton et dont la portée politique est d'autant plus remarquable qu'elle émane d'un Bornet: «Le seul secteur où la sagesse commanderait de décréter un moratoire est celui de l'exercice des droits populaires»(1).

Je propose donc la création d'un *Comité pour une démocratie raisonnable* qui lancera une initiative populaire pour l'interdiction des initiatives populaires et des référendums jusqu'en l'an 2000. Nul doute qu'elle rencontrera du succès auprès de tous les bons citoyens, c'est-à-dire ceux qui ont l'habitude de voter comme on le leur recommande et ceux qui ne vont jamais voter parce qu'ils font confiance au gouvernement, et qu'elle sera appuyée par une Assemblée fédérale dont elle renforcera le pouvoir. Nul doute non plus qu'elle sera adoptée massivement par le peuple si la chancellerie fédérale pour une fois, et donc pour la première et la dernière fois au XXe siècle, rédige la question de façon claire et précise:

«Ne souhaitez-vous pas que les articles de la Constitution concernant le référendum obligatoire, le référendum facultatif et l'initiative populaire soient abrogés jusqu'en l'an 2000?

Le citoyen qui vote oui exprime son désir de voir les initiatives et les référendums suspendus jusqu'en l'an 2000.

Le citoyen qui vote non exprime au contraire son refus de ne pas voir les initiatives et les référendums suspendus jusqu'en l'an 2000.»

Après avoir constaté les bienfaits de cette vaccination temporaire qui aura préservé le pays de ses habituelles poussées de fièvre, gageons que le peuple saura rayer définitivement de la Constitution ces droits populaires parasites. Et qui sait, peut-être un jour aura-t-il assez de maturité politique pour renoncer aussi à des élections dispendieuses et génératrices de troubles sociaux et abandonner démocratiquement le pouvoir à ceux qui sont doués d'une autorité naturelle ?

M. R.-G.

Le soir, un nain

BERNADETTE : 17 ans, française, passagère clandestine sur un bateau rempli de marines qui rentrent aux USA. à la fin de la guerre.

Frank Bois : fils de Bernadette et d'un des marines, nain, 43 ans, 43 pouces, écrivain, adorateur des étoiles et des femmes.

Jack Kelly : officier du service d'immigration, port de Cork, Irlande, père de 6 filles rousses, interroge Bernadette lorsqu'elle est découverte sur l'USS California, puis devient son premier amant irlandais.

Emma : 14 ans, fille aînée de Jack, aime d'un même amour dieu et les stars d'Hollywood.

Roger Manning : vicaire de St Fin Barre, cathédrale protestante à Cork, amant de Bernadette.

Terry Klout : marine, vient retrouver Bernadette en Irlande, il n'avait pas osé être son amant sur l'USS Californie.

Hans Screiber : physicien et vampire en quelque sorte.

Une bombe : explose sur une plage de Normandie.

Et encore, un attaché de presse, un aviateur arrosant d'insecticide les champs de Decatur, Minnesota.

Et d'autres encore.

Et par-dessus tout, le ciel, les étoiles, les femmes, la beauté.

L'air de la mer ?

J'ai parfois l'impression que les écrivains de la côte est des U.S.A. vivent dans un monde étrange et violent qui leur donne le talent de mettre en scène des personnages absurdes voués à des passions inattendues. *Le nain astronome* est le deuxième livre de Chet Raymo, professeur de physique et d'astronomie dans le Massachusetts et il partage déjà avec John Irving entre autres ce penchant. Mais est-il un nain ? Question sans réponse, j'ai vainement scruté son visage souriant au dos du livre.

Contrairement à Oscar, dans le *Blechtrommel* de Gunter Grass, qui choisit sa condition de nain et l'utilise pour critiquer les absurdités du monde des adultes, Frank Bois, lui, aspire à la normalité. Son corps difforme le torture, l'éloigne des hommes, il fait penser à la Bête du conte de Madame Leprince de Beaumont. Pour pouvoir sentir, pour pouvoir toucher, il faut être près, très près, les autres sentent, lui il ne peut que regarder et parler de ce qu'il voit, il deviendra voyeur, contemplateur de la beauté. L'intensité de son regard nous fait accéder a un monde qui nous est habituellement invisible et fait penser à cette remarque entendue dans le film *le pays des sourds* : *«Vous les entendants, vous ne voyez pas.»*

Voir, cependant ne suffit pas à Frank, il désire tant sentir. *«Elle s'était bien amusée. Elle avait su m'amener à faire ce que je refusais de faire; à présent que je me retrouvais humilié, Lisa en avait fini avec moi. Elle ne devait jamais recommencer ses provocations. J'étais de nouveau renvoyé à ma condition de voyeur, mais (*la caresse de son doigt, comme le vol d'une libellule sur l'étang*) j'emportais désormais l'écho lointain d'un plaisir que je ne connaîtrais jamais.»*

Logiquement, le livre s'achève au moment où Frank commence à oser sentir, à pouvoir sentir, à sentir, légalement.

> *Le nain astronome* est pourtant plus qu'une histoire, c'est aussi une merveilleuse introduction à l'astronomie.

Aldébaran, Sirius et les autres

Le nain astronome est pourtant plus qu'une histoire, c'est aussi une merveilleuse introduction à l'astronomie. *«Il lui décrivit les galaxies; à travers leurs espaces s'étendaient des nébuleuses d'une beauté sauvage, rayonnantes de la lumière de l'hydrogène, rose et brûlante, dans laquelle naissent les étoiles.»* Toutes ces descriptions m'ont fait regretter de n'avoir pas lu ce livre avant d'aller en Irlande, car alors mes regards n'allaient au ciel que pour deviner le temps qui me restait avant la prochaine averse.

Cette année, j'aurai le nez plus souvent en l'air la nuit. Ces ciels, décrits par des mots si étranges et précis «noctiluque, *qui brille dans la nuit»* font envie d'apprendre à les scruter, cieux d'Irlande ou d'ailleurs. Pour s'aider à connaître enfin d'autres étoiles que la Polaire, le *Petit guide du ciel* est un outil à privilégier, *«c'est l'œil nu devant le ciel qu'il faudra commencer»* écrit Hubert Reeves dans la préface. Après une brève introduction qui donne des conseils pratiques d'observation, les constellations principales des deux hémisphères sont présentées par cartes. Elles sont imprimées avec une encre fluorescente et sont donc utilisables de nuit –génial, non ? *Le ciel ordre et désordre*, de la collection Découvertes, explore la signification symbolique du ciel à travers les âges et les civilisations. Comme les autres titres de cette collection, il est remarquable par sa richesse iconographique. Il comporte aussi quelques cartes du ciel, imprimées à l'encre fluorescente (qui est le copieur?) mais elles sont nettement moins complètes que dans le *Petit Guide du ciel*.

En revanche, si le livre de Chet Raymo vous incite surtout à contempler les femmes, et à célébrer leur beauté, je n'ai pas de guide particulier à vous conseiller.

A. B. B

Chet Raymo
Le Nain Astronome
Presses de la Renaissance, janvier 1993, 318 p., Frs 45.00

Bernard Pellequer
Petit guide du ciel
Points, Seuil, 1990, 95 p., Frs 14.30

Jean Pierre Verdet
Le ciel ordre et désordre
Découvertes Gallimard, octobre 1987, 200 p., Frs 26.40

Je m'ennuie, donc je suis

DE Giacomo Leopardi, qu'on compare à Pascal, à Kierkegaard, à Nietzsche, on ne sait que fort peu de choses. Parce que les traductions de ses œuvres sont rares, il faut saluer l'entreprise d'une jeune maison d'édition, Allia, qui nous offre la première traduction française de ses *Pensées sur les caractères des hommes et leur conduite dans la société*.

Bien sûr, il serait préférable, pour ne pas voir dans ces *Pensées* qu'un amas d'aphorismes d'un pessimisme rédhibitoire, de lire *Zibaldone,* quatre mille cinq cents pages d'un journal que Leopardi rédigea entre dix-neuf et trente-quatre ans. Mais...

Mentionnons néanmoins que le 28 juin 1798, des œuvres du comte Monaldo, brillant érudit réactionnaire, et de la marquise Adélaïde Antici, sèche et confite en dévotion, naît Giacomo Leopardi. Pour échapper à un univers familial sans chaleur, sans tendresse, Giacomo, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, s'enferme dans la bibliothèque paternelle dont il tente de dévorer les seize mille volumes. De cette entreprise de titan, il sort les yeux malades, le dos voûté et l'âme meurtrie. Seul, il apprend une demi-douzaine de langues dont le grec et l'hébreu. En 1814, ses traductions et ses études philologiques commencent déjà à le faire connaître dans toute l'Europe. Mais des quelques séjours qu'il effectue à Rome, Milan, Florence, Leopardi, ne retient que l'amer constat de l'imposture des rapports humains.

Les *Pensées*, constituent la quintessence de l'œuvre d'un homme qui, au-delà de son propre désespoir, a compris que l'ennui et la douleur font partie intégrante de notre vie, et qui l'écrit avec lucidité et délicatesse.

«L'ennui est à certains égards le plus sublime des sentiments humains (...) Ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre ni, pour ainsi dire, par la terre entière; considérer l'immensité de l'espace, l'édifice merveilleux de l'univers, et voir combien tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain; imaginer le nombre infini des mondes et sentir notre esprit et nos désirs plus vastes encore qu'un tel univers; toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, et donc de l'ennui, cela m'apparaît comme la première marque de grandeur et de noblesse que puisse porter l'humanité. C'est pourquoi l'ennui est à peu près inconnu des gens insignifiants et ne se rencontre peut-être jamais chez les animaux.»

M. T.

Giacomo Leopardi
Pensées
Allia, mai 1992, 90 p., Frs 29.80

Souvenirs, souvenirs

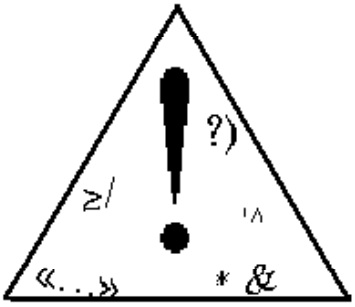
En sept tableaux aux couleurs des années soixante, Philippe Lacoche nous raconte la vie d'une cité dans une petite ville de l'Aisne.
Dans la cité Roosevelt, il y avait des bandes, la pêche passionnait les enfants, trois lettres maculaient les murs : «OAS». C'était au temps où les Chaussettes noires chantaient *Tu parles trop*, où les filles en guise de pendentif portaient un scoubidou, où les maisons fleuraient bon le savon de Marseille et l'eau de Javel.
En 93 pages d'un charme émouvant, de magnifiques portraits de petites gens aux saveurs inoubliables. Vous avez dit nostalgie ? (*M. T.)*

Philippe Lacoche
Cité Roosevelt
Le Dilettante, mars 1993, 93 p., Frs 24.60

(Publicité)

Editions du Bourg

Collection «Eclairages»
Un éditeur
à l'écoute des auteurs,
pour que vive le livre.



Sortie de livres

Daniel Lothi - Cp 82 - 1170 Aubonne - Tél. 021 808 73 66 0 - Fax 808 73 69

Paolo Bacilieri
Barokko
Casterman, 1993, 119 p., Frs 27.70

Paolo Bacilieri est italien, n'y voyez donc rien de suspect, ni de révélateur, il est dessinateur de bandes dessinées et il est même possible qu'il gagne bien sa vie avec ses p'tits Mickeys. En 1987, il a publié, avec Mescola, une géniale parodie de Corto Maltese, *le Trésor des Imbalas*. D'aucun trouveront cette fois-ci à son dessin une école ou un style Rank Xerox, mais voilà le héros s'appelle Barokko, ça fait pas assez punk.
Pourtant de baroque, il n'y pas que le surnom du héros dans cette BD, le dessin ne lui cède en rien. Le trait d'emblée ne vous met pas à l'aise, noir, serré comme un espresso réchauffé, du grand art, concis et direct. Et passé ce malaise-là, vous n'allez pas pourtant vous sentir mieux, parce que le scénario est aussi sordide que les WC de la gare de Milan. Histoires de Robin des bois junkies, contes de fées à rebrousse-poil, camionneurs qui cambriolent dans des banlieues crasses et déjantées, avec en prime l'artiste avant-gardiste qui peint au bazooka.
Au milieu de cette Italie foudroyée, Barokko fait son boulot : détective privé. Il recherche des filles perdues et des preuves d'adultère, si l'adultère n'est pas prouvé, il met en scène des évidences. Quant aux fugueuses, il suffit de suivre la ligne blanche. Le monde est sale et méchant, si vous en doutiez, Bacilieri sait user son crayon pour convaincre.
Tout de même, si vous craignez le sang, évitez cette BD-là, vous en aurez plein les yeux et noir-blanc ne peut rien pour vous. *(V. A. S)*

Informations inquiétantes sur la présence d'un dangereux idéologue au Conseil d'Etat vaudois

«... si le socialisme est bel et bien une idéologie, soit la projection d'idées, de théories sur les faits qu'on veut plier à cette idéologie, le libéralisme ne repose pas sur une vision idéologique de la société : le libéral ne cherche pas à transformer les faits ou l'homme, mais il part au contraire de l'observation de leur réalité pour en tirer des règles de vie applicables ensuite à la société...»
Claude Ruey, chef du Département de Justice et Police,
in *Forum libéral*, avril-mai 1993

Lectures de fond

Thierry Roland & Jean-Michel Larqué
Tout à fait Jean-Michel !
Fragments d'un discours sur le football
Seuil, février 1993, 419 citations, Frs 7.90

«Quietly he read, restraining himself, the first column and, yielding but resisting, began the second. Midway, his last resistance yielding, he allowed his bowels to ease themselves quietly as he read, reading still patiently, that slight constipation of yesterday quite gone. Hope it's not too big bring on piles again. No, just so (…) Print anything now. Silly season. He read on, seated calm above his own rising smell.»

Les Léopold Bloom d'aujourd'hui sont gâtés : auteurs et éditeurs semblent avoir saisi la substance et l'épaisseur du marché qu'ils constituent. Il semble même avoir trouvé un type de littérature spécialement adapté à la lecture en espace confiné. Ne voit-on pas paraître la cinquième édition des *Brèves de comptoir*, recensées naguère dans ces mêmes colonnes ?

Le principe de cette littérature à l'intestin est l'écoute. Il suffit de laisser traîner ses oreilles dans les bons endroits au bon moment et, *presto*, de recueillir les diverses production d'un public souvent prolifique. Gourio hante les bistrots, note, enregistre, invente ce que disent les soiffards de l'apéro, le retranscrit et laisse entendre que nous avons là affaire à *the real thing*.

Les vrais auteurs de *Tout à fait Jean-Michel* sont plus sournois : ils laissent croire que Roland (Thierry) et Larqué (Jean-Michel) sont bien les auteurs de cet opuscule. C'est faux. Ils ne sont que les auteurs de phrases prononcées dans l'exercice de leurs fonctions de commentateurs de foutbaulle télévisé. Les vrais auteurs, anonymes, sont ceux qui les ont notées patiemment, depuis des années, et les ont réunies. Ils nous permettent de constater que la logorrhée télévisuelle est à peu de choses près la même que celle des comptoirs et qu'un habitué du Royal Luxembourg aurait aussi pu dire : *«Hrubesch, c'est pas vraiment Alain Delon»*.

L'édition française permet donc désormais une étude comparative de ces productions littéraires, bonnes à mettre au cabinet. Au nom de tous les Léopold Bloom, qu'elle en soit remerciée. *(V. A.)*

Gourio
Brèves de Comptoir 1993
Michel Lafon, mars 1993, 192 p., Frs 36.80
Pour des séjours plus prolongés :
James Joyce
Ulysses
Penguin Books, 1960, 718 p. Pas cher

Hans Traxler
Die Wahrheit über Hänsel und Gretel
Rohwolt Taschenbuch Verlag,
1978, 121 p., Frs 7.30

On sait que Heinrich Schliemann est parti chercher Troie, alors que tout le monde (et surtout le monde savant) pensait que l'*Illiade* n'était qu'une légende et qu'il était totalement farfelu de s'imaginer trouver des traces archéologiques de la ville de Pâris.

Tout petit déjà, Georg Osseg s'est mis en tête de retrouver les restes de la vraie histoire d'Hänsel et Gretel, les deux enfants de bûcherons semés par leurs parents dans la forêt et tombés entre les pattes d'une sorcière. Pour Osseg, le récit des frères Grimm est la transcription d'une tradition orale rapportant des faits historiques et non le récit construit issu de leur seul talent littéraire.

Il va donc explorer les bois à la recherche d'indices, trouvant d'abord les restes de la maison des parents, puis une trace de chemin, la maison de la sorcière, l'identité de celle-ci, jusqu'à la vérité sur Hänsel et Gretel…

Hans Traxler est caricaturiste. Son métier lui a de toute évidence donné le goût de l'observation, du trait souligné et de la construction rigoureuse à partir d'indices infimes. *Die Wahrheit über Hänsel une Gretel* est d'abord une fameuse caricature du travail d'historien-archéologue. Lecture d'indices, déchiffrage, interprétation de textes obscurs, coups de chance, intuition, déduction, scepticisme, patience, longueur de temps… Tous ces traits qui constituent le métier sont présents, et magnifiés, parce que fondant une véritable *Wissenschaft*. Car Osseg n'est pas simplement un érudit local un peu fou, il est le premier des *Märchenforscher*, qu'on ne tardera pas à trouver dans de nombreuses universités et devant lesquels il faudra bientôt plancher pour pouvoir prétendre à une *Bildung* en état d'imposer le respect.

On lira donc Traxler, au premier degré, parce que son histoire est tout de même folle, au deuxième degré, parce qu'il astique joyeusement les travers universitaires qui rendent souvent étouffant le milieu des historiens et au troisième degré, parce que c'est en allemand et qu'on aura ainsi fait sa B.A. en faveur du comblement du fossé de pommes de terres cuites et froides râpées grossièrement puis revenues à la poêle dans du saindoux. *(J.-C. B.)*

Abonnez vos amis et connaissances à *la Distinction*, ils ne vous en voudront pas !

J'ai le grand plaisir honorifique de présenter à vous ce soir…

"Une sorte d'esprit desséchant et ricaneur"

«INCAPABLE bien entendu de travailler à la grandeur d'un pays qui n'était pour lui qu'un pays de séjour passager, une provisoire terre promise à exploiter, il se consacra à l'œuvre à laquelle tant de ses pareils se sont employés. (…) Une sorte d'esprit desséchant et ricaneur, une perpétuelle aspersion d'ironie sur tout ce qu'on avait l'habitude de respecter, une sottise corrosive à force d'être poussée à l'extrême lui firent une clientèle… Qu'est-ce qu'Isaac, fils de Salomon, peut bien connaître de la France, à part la scène de l'ABC où il s'employait à abêtir un auditoire qui se pâmait à l'écouter ?» Il est des injures qui valent toutes les médailles : les crachats qui précèdent furent adressés sur les ondes de Radio-Paris le 10 mai 1944 par Philippe Henriot, alors secrétaire d'Etat à l'information du gouvernement Laval, à Pierre Dac, alors speaker à la BBC (1).

Evidemment, pour ceux qui comme moi ont passé les dimanches matin de leur enfance à écouter sur Europe Un le sketch du «Sar Rabindranath Duval» (2), il est étrange de découvrir que le vieil homme à la voix rauque, vêtu pour la circonstance d'un pagne et de chaussettes, énonçant d'un ton las cette étourdissante suite de calembours, avait pu être quelques années auparavant résistant de choc (3).

«J'ai vu le jour dans la nuit du 15 août de l'année de ma naissance»

La biographie pierre-dacquienne qui est parue l'an passé est œuvre filiale (son auteur fut «neveu d'adoption» de Pierre Dac) : à ce titre, elle doit plus à la vénération qu'à la réflexion. Elle contient en outre d'interminables listes de gens et de lieux du chaud-bizenesse parisien, qui nous scient un peu les côtes. Mais on appréciera de pouvoir enfin connaître un peu de la vie, volontairement dissimulée sous des montagnes de canulars, de celui qu'un slogan des années trente appelait «le roi des loufoques».

Descendant de Juifs alsaciens ayant opté pour la France en 1871, fils d'un boucher de la Villette (4) –comme dans la chanson de Vian–, Dac fut une parfaite victime du début du siècle : mobilisé le 3 août 1914, atteint en juin de l'année suivante, blessé à nouveau et gazé plus tard, chômeur à l'armistice. Mal intégré, maladroit, timide, sans aucun métier, il est d'abord un inadapté social, catégorie qui est le vivier des dissidents et des créateurs. En 1922, il devient chansonnier montmartrois, parmi d'autres justement oubliés aujourd'hui. Son inventivité verbale, son sens du jeu de mots le rendent célèbre : dès 1936, il officie sur les ondes de radio-Cité, et en 1938, il lance l'*Os à moelle*, «organe officiel des loufoques», vendu à 400'000 exemplaires dès le premier numéro (ce qui rend encore aujourd'hui immédiatement et durablement aphasique tout rédacteur en chef de journal satirique…). Vint l'Occupation…

> ***«Pour un colonel en retraite qui, avec brio, a commandé un régiment devant l'ennemi, rien n'est plus démoralisant ni plus déprimant que de se voir réduit à commander une choucroute avec un demi dans une brasserie.»***
> ***(Pierre Dac, Les Pensées)***

Gaulliste, mais avec des excuses, il fut politiquement discret, apparemment plutôt social-démocrate. On lui doit une belle démonstration antiraciste paradoxale, à conserver précieusement face aux voiles de bons sentiments qui croient barrer la route à la bête immonde : *«Que dira devant deux authentiques salauds la rumeur raciale ? Elle dira du premier : "c'est un salaud" et de l'autre : "C'est un Juif". Non, non, non et non ! Un Juif a le droit d'être un salaud !»* (1953). Les cinéphiles se souviendront aussi que Pierre Dac fut le traducteur d'*Hellzapoppin*, rare exemple d'absurde cinématographique, et qu'à cause de lui, Papa Schultz, incarné par Francis Blanche, s'exprime en yiddish dans une partie de *Babette s'en va-t-en guerre*.

Un écrivain contrarié

En annexe des chapitres, Pessis nous livre les textes fondamentaux du Maître, comme «le Schmilblick», cette géniale invention des frères Fauderche (5), l'«Essai sur la cuisine anglaise», la chanson de «La défense élastique» et la redoutable recette de «La confiture de nouilles».

Tous ses textes n'atteignent évidemment pas la profondeur para-pataphysique de ceux qui viennent d'être cités. Sans autres ressources que ses cachets, il était contraint à produire beaucoup, à réutiliser souvent les mêmes procédés, voire les mêmes plaisanteries. Mais dans ces textes épars, de qualité inégale, trop foisonnants, incapables de former une œuvre comme il en faut pour la postérité, on trouve, bien avant beaucoup d'autres, la création verbale, le sens du langage, le retournement des discours figés (la «langue de bois» n'était pas encore devenu le poncif de tous ceux qui en ont une au fond du gosier). Il y en plus chez Dac, chose assez rare chez les comiques français, une modération dans l'emploi de ces faciles pastiches d'actualité, ainsi qu'une absence de ces préjugés ethniques et de ces clichés sociaux qui rivent un auteur à une époque, et le rendent ésotérique ou ridicule dix ans plus tard.

Déjà constaté avec Boris Vian, le lien entre neurasthénie et humour prend avec Pierre Dac valeur de théorème. Sorti du métier, cet homme certes poli et aimable était aussi gai que la traversée du Pont Bessières un soir d'hiver. Exemple spectaculaire : le sketch du «Sar», l'enregistrement eut lieu à Lyon le 7 avril 1960, on sait généralement que Dac et Blanche s'étaient auparavant copieusement saoulés dans un bouchon tenu par un vieux résistant, mais on ignore le plus souvent que Dac sortait alors d'une profonde déprime qui l'avait amené à se taillader les veines dans sa baignoire trois mois plus tôt.

J.-C. Bon.

(1) On lira avec intérêt la réponse admirable de dignité, *Bagatelle sur un tombeau*, que Dac lui fit le lendemain sur la radio de Londres (Pessis, p. 249).

(2) Et qui sont même, chiche !, capables les soirs de cuite d'en réciter des tirades entières.

(3) De la deuxième heure en fait : convoqué début 1941 par Emmanuel d'Astier, il fait d'abord quelques détours par les prisons de Franco et celles de Pétain (*«Monsieur le Président, j'étais parti faire une excursion dans la montagne et je me suis égaré.»*), et ne parvient à Londres qu'en octobre 1943.

(4) A ce titre, «loufoque» viendrait de «louf», qui signifie «dingue» en louchébem, l'argot des bouchers (fin de la notice étymologique).

(5) Au programme de la huitième année de l'enseignement vaudois, à signaler.

Jacques Pessis
Pierre Dac, mon maître soixante-trois
François Bourin, 1992, 479 p., Frs 45.90

Pierre Dac
Les pensées
Le Cherche Midi, 1972, 165 p., Frs 23.90

Pierre Dac
Les petites annonces de l'Os à Moelle
Le Cherche Midi, 1987, 155 p., Frs 19.60

Les héros sont fatigués

S'IL est vrai, comme le prétendait Scott Fitzgerald, que toute vie est une entreprise de destruction, le héros du premier roman de David Gates dépasse dans ce domaine toutes les espérances.

Jernigan fait partie de ces marginaux conventionnels qui ont tâté du hasch et du LSD jusque dans leur adolescence prolongée, avant de se marier et d'endosser, sans grande conviction, la paternité. L'alcool aidant, il accepte tout : sa morne existence de bureaucrate, les barbecues-parties du week-end autour de la piscine, la lente mais sûre érosion des sentiments. Malgré les séances de thérapie de couple, on ne donne pas que dans la gentillesse chez les Jernigans et, après les insultes : *«Je n'arrive même pas à trouver le bon substantif. Un substantif, ça implique de la substance, et tu en es complètement dépourvu.»*, chacun se retranche dans sa propre solitude : *«Elle n'a pas eu l'air de saisir l'allusion et je me suis dit bah, ça ne nous fera jamais qu'un énième petit malentendu de plus.»*

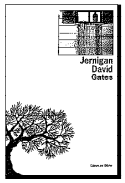
Longue pourrait être la chute, mais un 4 juillet, jour de la fête nationale américaine, tout bascule. Sa femme Judith se tue et, bizarre coïncidence, le Dow Jones est à son niveau le plus bas depuis la crise de 29. Rongé par la culpabilité, par la peur de mal faire, Jernigan va tenter de s'occuper de son fils Danny et de recoller les morceaux de sa drôle d'existence.

Après quelques mois de veuvage, c'est Danny qui présente à son père Martha, la mère de sa petite amie. La réaction ne se fait pas attendre : *«J'ai éprouvé une brève sensation de chaleur dans la région du bas-ventre. On est des bêtes que voulez-vous.»* Mais la santé mentale de Martha n'est pas des plus extraordinaires. De l'addition de ces deux misères ne naît aucun bonheur. C'est l'enfer qui attend un Jernigan qui se vide peu à peu de sa substance : *«On commence par fermer les portes, puis les rapports s'en - veniment et on se met à les claquer, et quand ça devient vraiment intenable, on ne s'en donne même plus la peine.»* Au lieu de réagir, Jernigan boit, du gin de préférence, et se tait : *«Je l'ai regardée s'éloigner en direction de la chambre. Elle rapetissait à vue d'œil. Je l'ai mesurée en formant un C inversé avec ma main droite. Au bout de sept pas, elle tenait exactement entre mon pouce et mon index.»*

Jernigan aime les films de Capra, Jane Austen, la poésie. Il est doux, tendre, plein de compassion, mais il se donne des airs de faux cynique. En regardant pour la 125e fois le même épisode de *Star Trek*, il rêve de devenir écrivain.

David Gates nous offre le portrait génial, drôle et terrifiant d'une société qui a tué en l'homme jusqu'au sentiment de révolte. Jernigan est le héros emblématique d'une Amérique qui glisse, tout doucement, tout doucement.

M. T.



David Gates
Jernigan
L'Olivier, février 1993, 348 p., Frs 47.20

(Annonces)

Cités sublimes, glaciers sordides

Exposition collective de photos
Du vendredi 16 juillet au samedi 4 septembre
Vernissage le 16 à 18h30
à la Galerie Basta ! Petit-Rocher 4, Lausanne

Dominique Meyer : portrait de l'artiste en funambule
Edition Théâtre A et Climage

Le 7 avril, l'acteur et metteur en scène biennois Dominique Meyer, disparaissait dans un accident de la route. Il était âgé de 35 ans.
Formé chez Jacques Gardel, puis fondateur du Théâtre A, il créa une dizaine de spectacles et fut un ardent animateur de la culture lausannoise. La brutale interruption d'une œuvre en plein essor a suscité le désir parmi ses proches et ses collaborateurs de dresser le bilan de ce travail. C'est pour inscrire cette démarche originale dans son contexte culturel, historique et géographique, qu'un groupe de travail s'est créé afin de réaliser un ouvrage commémoratif.

SOUSCRIPTION

Il s'agira d'une monographie, qui, vu le caractère inachevé de l'œuvre concernée, sera aussi une cartographie instantanée de l'existence du «théâtre off» à Lausanne. Cette publication sera composée d'une centaine de pages richement illustrées contenant des textes rédigés par une quinzaine d'intervenants. L'ensemble de ces textes sera émaillé de nombreuses notes et réflexions, extraites des journaux intimes et de la correspondance de Dominique Meyer. La publication sera accompagnée d'une cassette vidéo réunissant quatre réalisations abouties auxquelles Dominique Meyer a participé.
Le montant de cette souscription est de 70 frs. Il comprend l'achat du livre et de la cassette. Nous vous invitons à y participer dès maintenant :
Publication Dominique, Banque Cantonale Vaudoise, C-309.60.30
La parution de cette publication aura lieu cet automne.

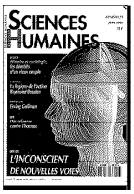
[Théâtre A & Climage]

Le Monde diplomatique
Index 1982-1992
Le Monde diplomatique, 1993, 363 p., Frs 46.80

Comme disait je ne sais plus qui : *«Le Monde diplomatique, c'est pas gai.»* Certes, mais c'est bien souvent nécessaire pour se laver la tête. L'*Index* est encore moins gai, mais il est bien pratique pour ne pas se perdre dans les dix-huit kilos de papier que représentent les éditions de ces dix dernières années. Comment résumer la situation au Proche-Orient ? Quel est l'état du Népal ? Comment retrouver l'inoubliable article qui tentait d'appliquer la théorie mathématique du chaos à l'évolution récente de l'URSS ?
Pour faire province, signalons que Jean Ziegler a écrit 7 articles pendant qu'Yves Tenret n'en pondait qu'un seul. Un peu d'ironie aussi dans cet ouvrage austère : sous *Suisse*, il est écrit *voir aussi Europe. (C. S.)*

Vivre Ensemble
N° 40, février 1993, 23 p., Frs 3.50

Journal de SOS Asile, qui informe sur l'état de dégradation de la Suisse humanitaire. L'interview d'une hôtesse de l'air, qui décrit les requérants dans l'avion du retour, m'a provoqué une drôle de sensation. Cela devait être un trou d'air.
Quelques autres joyeusetés sur les expatriés du Zaïre, de l'ex-Yougoslavie, de l'Angola.



Sciences Humaines
N° 29, juin 1993, 50 p., Frs 10.70

Au menu : état de la thérapie conjugale entre l'histoire et la sociologie, que vont devenir leurs rejetons, l'histoire sociale et la sociologie historique ?
Un gros dossier sur l'inconscient, où est reposée la question du duel entre les primats biologique ou culturel; où l'on s'interroge sur les états modifiés de la conscience (par drogues, transes, etc…) : expériences religieuses ou folies culturellement acceptables ?
Une rencontre avec Raymond Boudon, sociologue représentant de l'individualisme méthodologique, tendance «réalité» plutôt que «rêve». Des comptes-rendus des dernières parutions dans le domaine.

Le Serpent à Plumes
N° 1, 1993, 139 p., Frs 11.90

Chic ! Les anciens numéros de cette revue consacrée aux nouvelles passent du format A4 sous feuillet-plastique, à un petit format de poche. Très jolis et si petits que plusieurs peuvent prendre place dans une poche de grandeur moyenne. Comme celle-là par exemple.
Quatre numéros sont parus, les quatre suivants sont annoncés.*(C. P.)*

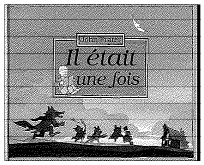
John Le Carré
Call for the dead
Penguin, 156 p., £ 2.99

Bored at the prospect of a T.G.V. ride to Paris ? Appalled at the thought of the two-hour queue for the Duchamp exhibition ? Dreading your next insomnia ? Then just get hold, by hook or by crook, of John Le Carré's *Call for the Dead* and make any or all of the above as exciting as the anticipation of your first teen-age party, and infinitely more rewarding than that wretched evening turned out to be !
In this short novel, first published in 1961, the author introduces George Smiley, the clever but unattractive spy who, some time in the fifties (cold war days, remember ?) has reached a rather dull stage in his career : after fifteen exciting years spent abroad –four of them during World War II–, he has been recalled and told to «stick at home … and keep the home fires burning.» The latter, however, are not as cosy and warm as one might imagine.
For one thing, his beautiful wife turned him out into the emotional cold after a couple of years and he still misses her. Then there is this January night in chilly, foggy, wet London when he is summoned to headquarters : Samuel Fennan, the agent he was asked to interview two days before following an anonymous letter denouncing his Marxist party membership back in his Oxford days, has just committed suicide, explaining in a letter that his career was ruined. This is more than puzzling to Smiley, as he told Fennan his name would most certainly be cleared. Well, he spends the next 150 pages trying to solve that mystery and a good deal of energy fighting those who are determined to make cold meat of him. *(M. S)*

Petite sélection

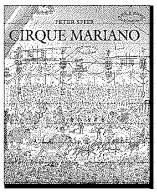
Grégoire Solotareff
Histoire d'un éléphant
L'Ecole des Loisirs, mars 1993, Frs 13.00

Dans cette série cartonnée sont parues : histoire d'un chat, d'une coccinelle, d'un mouton, d'un loup, d'un crocodile. Ces histoires très courtes sont extrêmement concises et denses, elles font un peu penser à des comptines ou à des haïku. Le dessin est sobre et fort, les couleurs intenses, et le texte est drôle. Par exemple, l'éléphanteau qui veut être un enfant. Il fait des bêtises, on doit lui mettre un pansement, il reçoit une fessée, et annonce tout fier : maintenant, je suis comme un enfant.



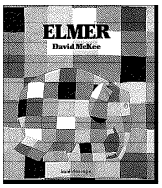
John Prater
Il était une fois
Kaléidoscope, 1993, Frs 22.30

Un petit garçon s'ennuie, il ne se passe rien. Vraiment ? Pendant qu'il se morfond, sur le chemin devant sa maison passe Boucle d'Or poursuivie par les trois ours; derrière chez lui, les trois petit cochons construisent leurs maisons; dans le ciel, une sorcière fait des cabrioles sur son balai. J'avoue que je n'ai pas complètement saisi la finalité de l'histoire, sa morale. Cependant, la qualité des dessins et du coloriage et le parti pris de dessiner toujours le même paysage, en y faisant se dérouler des actions de contes de fées classiques, m'ont séduite. C'est certainement un ouvrage à partir duquel on peut raconter énormément d'histoires et que les enfants regarderont et reliront avec plaisir.



Peter Spier
Cirque Mariano
L'Ecole des Loisirs, 1992, Frs 26.10

Un livre de Peter Spier, c'est toujours un événement. Chacun de ses ouvrages reflète une tendresse hors du commun pour le fait humain, pour sa diversité et même pour ses faiblesses. Chaque illustration raconte une histoire, un peu à la manière des images d'Epinal, et le texte qui lui donne un cadre n'est souvent qu'une petite phrase. Les dessins sont légers, comme des aquarelles, cernés d'un fin trait noir, et fourmillants de détails. *Cirque Mariano*, c'est une tranche de la vie d'un cirque, de son installation sur la place à son départ, le spectacle terminé. De la vendeuse de billets à l'écuyère, du clown à l'acrobate, de la jument prête à mettre bas à la roulotte remplie de caniches, c'est une tranche de vie tout court.



David Mc Kee
Elmer
Kaléidoscope, mars 1993, Frs 21.30

Dans le troupeau, les éléphants sont tous gris, sauf Elmer, qui est carrolé. Il est aimé, fait rire les autres, un peu comme un bouffon. Lui, il a de la peine à accepter sa différence, il en souffre, et il part, en quête d'uniformité mais aussi d'égalité. Cette histoire, beaucoup plus fine que ce que l'on pourrait croire un regardant rapidement ce livre, est destinée à des enfants d'âge scolaire et peut être un très intéressant point de départ pour une discussion sur l'acceptation de la différence, quelle qu'elle soit.

Enric Larreula & Roser Capdevila
Histoires de la sorcière Camomille
Sorbier, mars 1993, Frs 8.30

Les éditions du Sorbier ont eu l'excellente idée de faire paraître en format de poche toutes les aventures de la sorcière Camomille et de son hibou Gros yeux. C'est une sorcière espagnole, qui vit des aventures impertinentes et burlesques. Elle naît avec chapeau pointu, lunettes et souliers, *La naissance de la sorcière Camomille*. Elle est sorcière comme on est blond ou brun, et s'étonne toujours des regards intrigués que lui lancent les gens, elle déteste les honneurs et la célébrité, *les vacances de Camomille*, sait dire non quitte à faire de la peine, *le mariage de la sorcière Camomille*, en fait, elle désire juste être ce quelle est. Peu de texte, de drôles d'illustrations, (malheureusement un peu petites à cause du format de poche). Cette série comporte actuellement dix titres, ce sont de bons livres pour les 7-8 ans qui lisent seuls, et qui peut-être découvriront le petit plus contenu dans chaque histoire.

Livres pour enfants

Je lis, tu lis, ils, elles liront

QUAND mes enfants sont nés, beaucoup d'inquiétudes ont commencé à m'habiter. Celles dont je vais vous entretenir ici étaient les suivantes : Aimeront-ils lire ? L'amour de la lecture est-il héréditaire ou dépend-il de l'environnement ? Comment faire pour leur faire aimer les livres, pour leur faire désirer entrer dans ces mondes qui dorment, adossés les uns aux autres dans les bibliothèques ?

Décidée à me fier à mon instinct de mangeuse de papier, je fixai tout de suite quelques règles élémentaires pour me soutenir dans mes choix : à bas le mignon (1), les histoires fast food (2) et les livres jeux (3), je ne donnerai à mes enfants que des livres qui me plaisent, vive la censure ! J'avoue que mes buts n'ont pas été complètement atteints et que quelques albums des Schtroumpfs et *Picsou magazine* ont passé notre seuil. Je me suis souvenue à temps que notre prof de sociologie parlait (avec l'accent) de la marge de déviance acceptable permettant au système de se maintenir, et que tous les Batman que j'ai achetés sur la Piazza Erbe à Verone au banc des livres d'occasion ne m'ont pas empêchée d'aimer lire.

Ce premier tri effectué, mon deuxième souci fut : aimeront-ils les livres que j'ai aimés étant enfant (4). Là j'ai dû assez vite déchanter; les quelques albums de la collection rouge et or que j'avais pieusement conservés n'ont suscité que du dédain; Jack London est si mal traduit dans la bibliothèque verte qu'il en devient totalement indigeste et Enid Blyton ne passionne plus. Restent cependant quelques perles : les contes de Perrault dans leur intégralité, à lire à haute voix, le soir, tous serrés les uns contre les autres, (la Barbe-Bleue est toujours aussi effrayante); la Comtesse de Ségur née Rostopchine, pour *les malheurs de Sophie* et *le Bon Petit diable* (5); Mark Twain, Robert Louis Stevenson, Jules Verne, James Barrie dont le *Peter Pan* reste si enchanteur que l'on en oublie l'exécrable traduction, Rudyard Kipling, Henri Bosco et quelques autres encore, dieu merci.

Soyons modernes que diable !

Il me restait encore à découvrir la production actuelle. Pour le faire, l'idéal aurait été d'écumer les librairies spécialisées, ce qui demande pas mal de temps, donc de ne pas avoir d'enfants. Ne pouvant pas, pour cause de maternités multiples, pratiquer ce hobby, je me suis rabattue sur le rayon enfant de ma librairie habituelle, et pour être au courant des nouveautés je me suis inscrite à Arole, Association romande de littérature pour l'enfance et la jeunesse (6). Arole existe depuis dix ans; c'est avant tout une association de liaison entre les professionnels des livres pour enfants, enseignants, bibliothécaires, dessinateurs, écrivains etc. Sa revue, *Parole*, paraissant trois fois par an, publie un encart nommé *As-tu-lu* qui présente les nouveaux livres pour enfant, en proposant pour chaque ouvrage une brève critique. Par exemple, dans le dernier numéro, 60 ouvrages étaient présentés dans les domaines suivants :

Petits : albums, documentaires. Moyens : agenda, albums, contes, romans, documentaires. Grands : albums, romans, documentaires. Adolescents : albums, romans, documentaires, BD.

De quoi faire des cadeaux à tous mes neveux, filleuls et enfants.

Autre ressource, le parti pris. Si je regarde ma bibliothèque, j'y trouve bien plus d'ouvrages de la NRF ou des éditions Actes Sud que de chez Grasset, allez savoir pourquoi. Alors, pour les livres de mes enfants pourquoi ne pas privilégier quelques collections. Mes choix ?

L'Ecole des Loisirs, inconditionnellement; j'ai toujours l'impression que je pourrais acheter n'importe quel livre de n'importe laquelle de leurs collections, je tomberais toujours bien. Les éditions Nord-Sud, maison d'édition suisse, pour ses choix d'illustrateurs hors du commun. Castor poche, rejeton des albums du père Castor, édité par Flammarion. Poursuivant l'idéal instructif de son créateur, la collection publie des aventures du monde entier qui chaque fois proposent au lecteur un thème de réflexion sur la différence, l'injustice, la pauvreté, etc. sans toutefois être pontifiant, ce qui n'est pas si facile.

La collection Folio des éditions Gallimard, qui republie la plupart des classiques dont je vous ai parlé plus haut, et qui m'a fait découvrir des auteurs étonnants : Pierre Gripari, pour sa *sorcière de la rue Mouffetard*, Roald Dahl qu'ils ont traduit de l'anglais et qui est un conteur si extraordinaire qu'en lisant *Charlie et la chocolaterie* (7) je me sentais tout le temps en peu écœurée par toutes ces descriptions de sucreries. Cette maison d'édition privilégie aussi d'excellents dessinateurs, et dans la série Benjamin, pensée pour les enfants qui apprennent à lire, les illustrations sont en couleur.

Le côté pratique des livres m'a aussi guidée dans tous ces choix, je l'admets. Je n'avais pas envie de devoir obliger mes enfants à se laver les mains et à s'asseoir dans un fauteuil chaque fois qu'ils souhaitaient lire. Toutes les maisons d'édition citées ci-dessus, sauf les éditions Nord-Sud, publient des livres en format de poche, maniables, bon marché, et, comble du luxe, avec des reliures qui vivent longtemps malgré les mauvais traitements.

Dernière contrainte que je me suis imposée : ne pas offrir systématiquement des livres comme récompense pour un bon carnet scolaire ou pour les promotions. Les enfants ont besoin de livres comme ils ont besoin de jeux, de balades, de loisirs. Alors, quand je vais en ville, j'en rapporte parfois un livre pour l'un ou l'autre, ou bien, avant les vacances on fait une descente tous ensemble à la librairie et on y choisit de quoi nourrir quelques semaines d'oisiveté.

Le résultat de tout ces efforts ? Plutôt satisfaisant. Mes enfants aiment assez lire pour être d'assidus fréquenteurs de bibliothèque. Et moi de m'en gargariser... J'aimerais bien atteindre aussi aisément tous mes buts éducatifs, mais ça c'est une autre histoire.

A. B. B.

---

(1) Pourquoi donner du mignon aux enfants, les arroser ainsi de sucre ? Même leur monde à eux n'est pas mignon.

(2) Le fast food, c'est inconsistant, c'est tiède, ça manque de goût, bèèe.

(3) C'est vrai que dans ce domaine, de très jolis ouvrages sont édités, entre autres ceux des éditions Calligram, série Petipluche, mais ce qui est extraordinaire dans un livre c'est que tout se passe en deux dimensions, et y introduire la profondeur me semble plutôt éloigner l'enfant de la compréhension du fait «livre».

(4) Toujours ce vieux désir de se prolonger...

(5) Fuyez par contre François le Bossu, les deux nigauds et compagnie, qui ne tiennent pas la route.

(6) Pour plus d'informations, écrire à Arole, case postale, 1000 Lausanne 4.

(7) Ce livre a été choisi comme lecture obligatoire en 5e année dans le canton de Vaud. Malgré tout le bien que je pense de Roald Dahl, je trouve que l'on aurait pu choisir un livre écrit directement en français et non pas une traduction.

Boileau-Narcejac
La vengeance de la mouche
L'invisible agresseur
Folio Junior, mai 1993, Frs 9.30

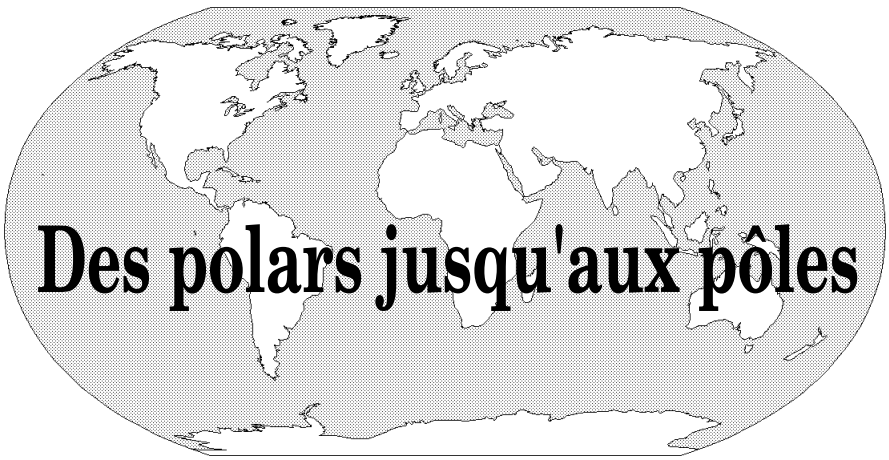
Deux nouvelles enquêtes de Sans Atout, jeune garçon curieux et perspicace. De bons polars pour la jeunesse, pleins de mystère et de suspense, écrits par des maîtres du genre. Dans cette période floue qui caractérise la fin de la période de latence et le début de l'adolescence, ce que l'on appelait autrefois l'âge bœuf, l'intérêt des enfants pour la lecture baisse parfois fortement. Il est donc intelligent de les tenir en haleine par des récits captivants. Les romans policiers classiques ne sont pas encore forcément à leur portée ni les romans de science-fiction d'ailleurs. Ces raisons me semblent rendre la publication de ce genre d'histoires très intéressante, et de plus il est appréciable que des auteurs «de livres d'adultes» jouent le jeu d'écrire des récits pour enfants, (dans le même ordre d'idée, voir *Nick et le Glimmung* de Philip K.Dick et *Kamo, l'idée du siècle*, de Daniel Pennac, toujours chez Gallimard).

Mille ans de contes d'animaux
Milan, mai 1993, 400 p., Frs 33.20

Ce sont des histoires à raconter aux enfants avant d'éteindre la lumière. Textes adaptés de légendes du monde entier, contes ayant des animaux pour protagonistes. Jusque là rien de bien remarquable. Mais en y regardant de plus près, le lecteur attentif remarque que chaque histoire est précédée de symboles indiquant : l'âge conseillé pour l'auditeur, la durée probable de la lecture, le lieu où se déroule l'histoire et les animaux dont on va parler. Toutes ces informations sont reprises dans les index; index par âge conseillé, par durée, par animaux. On trouve aussi une table des matières où chaque titre est suivi de petits carrés dans lesquels il est suggéré au lecteur de faire des croix, histoire de se rappeler combien de fois il a déjà lu le récit. Et oui, comme prêt-à-lire, je n'ai jamais vu mieux, et Betty Bossi devrait s'en inspirer pour ses prochains ouvrages. Bon, sérieusement, je trouve cette tendance à prédigérer la lecture navrante, c'est comme d'acheter des carottes déjà pelées et coupées en rondelles. Mais, j'avoue que de temps en temps, si je suis vraiment pressée, il m'arrive de faire de la polenta «deux minutes» ou des cornettes «trois minutes», alors pourquoi pas faire de même avec les histoires ? *«C'est huit heures moins cinq, tu n'as pas encore brossé tes dents, va vite faire tes trois minutes, sablier en main, je te lirai ensuite, à toi qui as 8 ans, pendant deux minutes, une histoire qui se passe dans un moulin, un étang, des champs, des forêts, un château et qui parle de chat, caille, ogre, lion, souris, puis tchao, bonne nuit».*

Jean-Marc Richard raconte
Les contes de Perrault
Loisirs et Pédagogie, 1993,
60 p. et 40 min., Frs 19.90

Dans cette nouvelle collection de livres-cassettes racontés aux enfants, on relèvera tout particulièrement la prestation de l'infatigable animateur de Radio-Acidule. Son interprétation de l'égorgement de la huitième femme de Barbe-Bleue, narrée à la manière de la finale de la coupe de hockey, a de quoi traumatiser durablement plusieurs générations de têtes blondes. Comme il convient pour ces contes, dont tout(e) psychologue saura vous dire la valeur profondément éducative.



Des polars jusqu'aux pôles

Afrique

Stanley Elkin
Marchand de liberté
10/18, 1993, 224 p., Frs 12.90
Visiter nuitamment quelques vieux tombeaux égyptiens, repérer son chemin à la lueur tremblotante d'une vieille lampe de poche, sentir monter l'adrénaline à l'approche de la chambre funéraire, forcer quelques sarcophages, emporter les plus belles pièces puis retrouver la sortie, le tout en compagnie d'une bande de jeunes loubards de Louksor pas très portés au partage, ça vous tente ? *(A. C.)*

Emmanuel Boundzéki Dongala
Jazz et vin de palme
Hatier, 1985, 156 p., env. Frs 9.–
Formé à la dure école du matérialisme scientifique, Mouko ne croit plus aux esprits et il se moque bien des sorciers. Mais tous ces mois passés inexplicablement sans une goutte de pluie pourraient bien cacher quelque chose. Quelque chose ou… quelqu'un. Le vieux Likibi ne serait-il pas véritablement capable d'avoir arrêté les pluies sur tout le territoire dans le seul but d'empêcher le pays d'avancer dans la voie révolutionnaire ? *(A. C.)*

Europe

Helen Zahavi
Dirty week-end
Presses pocket, 1992, Frs 12.30
Une femme dans son appartement au rez-de-chaussée que traque son voisin d'en face à coups de téléphone. Un jour elle prend un marteau et entre chez le voisin, c'est si facile de tuer après tout. Choquant ? La violence aveugle serait-elle seulement l'apanage des hommes ? Un roman choc dans un Brighton qui ne se savait pas le théâtre d'une telle rage. *(V. A. S.)*

Arrigo Boito
Le fou noir
suivi de Le poing fermé
Seuil, 1993, 80 p., Frs 7.90
Dans cette nouvelle, face-à-face entre un Américain blanc raciste et un ancien esclave. Dans un hôtel, en Suisse. Entre eux, un jeu d'échecs. Chacun joue avec sa couleur. Un fou noir, tombé avant le début de la partie, s'est cassé le cou. Il est recollé à la cire à cacheter, rouge.
A la tactique rationnelle et implacable du Blanc, champion d'échecs, le Noir oppose un plan irrationnel centré sur une pièce mineure : le fou noir blessé, justement.
S'acharnant sur le symbole qui refuse obstinément de capituler, alors que tous le donnent perdant, Blanc tombe dans le piège. Echec et mat.
Blanc vide un revolver dans la tête du rebelle. Puis perd fortune et raison. *(C. P.)*

Gianfranco Mafredi
Trainspotter
Feltrinelli, 1989, 166 p., [en italien]
Un polar noir, obsessionnel. La dérive d'un homme pour qui les trains sont tout, qui passe ses nuits et ses jours à les photographier, à les étudier, dans le but d'arriver à tous les voir passer une fois, tous les trains d'Italie : les rapides, les express, les directs, les régionaux et même les trains de marchandises. Une nuit, en faisant sa photo, il est témoin d'un crime… qui lui donne des idées. *(J.-P. T.)*

Asie

Seicho Matsumoto
Tokyo express
Philippe Picquier, 1989, 192 p., env. Frs 25.–
Voici un best-seller japonais, une fois n'est pas coutume, l'égal de Simenon. L'inspecteur Mihara enquête sur un double suicide d'amoureux et une affaire de corruption. Ses méthodes procèdent du zen et de l'inspiration qu'on peut trouver dans le fond d'un verre de saké, comme de la lecture de l'annuaire des chemins de fer. Violence souterraine, subtile psychologie, Matsumoto n'a pas usurpé sa place en tête des listes de vente. *(V. A. S.)*

Ross Thomas
Les faisans des îles
Rivages noir, 1992, Frs 18.80
Un roman à cheval entre le policier et l'espionnage. Actions percutantes, retournements de situation et suspense béton. Les protagonistes portent tous les tics du roman américain, transposé dans les Philippines. On n'entre pas dans les dédales de la pègre des îles mais le regard des personnages nous montre un exotisme bien noir, entre guérilla et golf. Pour amateurs d'intrigues compliquées et humour décapant. *(V. A. S.)*

Océanie

Peter Corris
Chair blanche
Rivages noir, 1989, env. Frs 17.–
Cliff Hardy est un détective dans la plus pure tradition : il aime l'alcool et les cigarettes, il passe son temps à attendre des enquêtes dans un bureau poussiéreux. Mais au premier téléphone, il nous infiltre dans la réalité sociale de l'Australie, fait côtoyer les aborigènes et les milieux pourris de la boxe ou de la drogue. Vite oubliées, les plages immenses et les surfers. On le compare à Chandler, à ce détail près que ce détective-là ne supporte pas trop bien le whisky et se brise le cœur pour des belles dames. *(V. A. S.)*

Arthur Upfield
La loi de la tribu
10/18, 1992, Frs 14.20
On prétend que ce monsieur Upfield, voyageur anglais, écrivit le premier polar ethnologique dans les années cinquante. Son héros en tous les cas est un métis aborigène qui porte le joli nom de Napoléon Bonaparte. Napo est toujours envoyé sur les affaires irrésolues dans les profondeurs du bush. Si les intrigues ne sont pas toujours passionnantes, les multiples détails sur la vie australienne valent la lecture. *(V. A. S.)*

Amériques

Sarah Schulman
After Dolores
L'incertain, 1992, Frs 31.30
Voilà un polar, un vrai, pourtant dans un monde sans hommes. La narratrice soigne un chagrin d'amour dans les bars louches où elle a perdu Dolores. Mais au fil de ses débauches, il y aura une jolie punkette morte, une Priscilla Presley qui range dans son sac un pistolet et puis un extueuse argentine. Périple déjanté dans un New-York incroyable, tour à tour tendre et effrayant, squats et arrière-salles. Comme une chanson de Lou Reed au réveil.*(V.A.S.)*

Georges Chesbro
Bone
Rivages, 1991, env. Frs 45.–
Ce roman-là vous saisit comme un sortilège. Le héros est amnésique, on le trouve dans Central Park, sous la pluie avec un tibia humain à la main. Dans les rues, un tueur en série trucide les bag-people. Comment être sûr qu'on n'a pas tué quand on ne se souvient de rien ? C'est un périple dans une ville de science-fiction, dans les tunnels qui trouent les sols comme un emmental, parmi la faune des rues. Un roman magique, rédemption à la fin.*(V. A.S.)*

James Lee Burke
Prisonniers du ciel
Rivages noir, 1992, Frs 19.40
Dave Robichaux est un alcoolique anonyme, il a arrêté de boire pour retrouver goût en la vie. Mais les vieux démons ressurgissent toujours. Un bimoteur s'écrase dans le bayou et Robichaux sauve une petite fille salvadorienne qu'il adopte.
Et par ce geste il fait basculer sa vie tranquille au bord de l'eau en un enfer. Un roman qui donne envie de s'arrêter dans une cahute qui vend du riz brun et des crevettes au bord de la route pour la Nouvelle-Orléans, et qui trouble notre vision de l'alcool.
(V. A. S.)

Jane Langton
Murder at the garden
Penguin, 1988, US$ 5.95
S'il vous prenait l'envie d'aller aux Etats-Unis cet été et que vos baskets eussent l'excellente idée de vous mener dans cette magnifique ville qu'est Boston, faites au moins une visite culturelle : The Isabella Stewart Gardner Museum. Cette opulente new-yorkaise née en 1840 était une authentique piquée de grand art européen et ses moyens lui ont permis de faire construire un superbe palais vénitien (oui, vous avez bien lu) dans la plus européenne des villes américaines, et de le remplir de peintures, tapisseries, meubles anciens, voire morceaux d'églises intégralement acquis sur notre continent. Allez-y dès l'ouverture le matin en espérant que vous ne serez pas trop nombreux à avoir la même idée et laissez-vous imprégner par toutes ces belles choses disposées artistiquement et sans vitrines ni barrières dans ces vastes salles.
Prenez votre temps pour méditer sur l'âme humaine et certaines de ses grandeurs créatrices dans le patio délicatement fleuri et parsemé de colonnades et autres sculptures. Si l'heure du dîner est arrivée, laissez-vous tenter par le sandwich au saumon fumé sur la terrasse du restaurant. Une fois tout cela accompli, quittez les lieux, dirigez-vous vers une bonne librairie –celle du musée ne le vend pas et Penguin le réserve aux marchés américain et canadien– et acquérez *Murder at the garden*, rien que pour savoir comment d'autres côtés de l'âme humaine seraient capables de parsemer de sang, de spéculation foncière et de stupidité ces lieux destinés au luxe, au calme et à la volupté.
Cette chère Jane aura vite fait de vous faire replonger dans l'ambiance délicate des lieux tout en vous introduisant aux charmes et aux manies du personnel et du conseil d'administration. Après quelques incidents plus excentriques que réellement inquiétants, le détective Homer Kelley sera bien obligé de prendre les choses en main, un meurtre ayant été commis.
A qui profite-t-il ? Vous le saurez trois cents pages plus loin, après avoir fait connaissance avec bien des personnages parfois attachants et d'autres fois agaçants, mais tous frôlant le surréalisme, et surtout vous saurez presque tout sur la redoutable chaîne de fast food «Fat Cat» qui s'apprête à racheter le monde. *(J. S.)*

On rigolait plus en mai 68

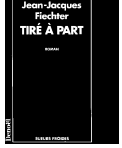
SUR la plage, cet été, emportez ce petit pavé, noir et rouge. Sous le soleil, il vous donnera un peu de la fraîcheur du printemps 1968. Un peu de l'enthousiasme qui animait la jeunesse de ce temps-là. Elle a eu raison, elle a eu tort parfois, mais elle existait et le montrait. Elle voulait en découdre avec un monde injuste. Il lui a survécu.

Ce pavé est fait aussi de colère et de révolte (ce mot est-il encore dans les nouveaux dictionnaires ?). D'une sainte colère contre les sociaux-démocrates portés au pouvoir en France. Ils ont trahi promesses et idéaux. Ils ont manœuvré et intrigué. Ils se sont enrichis, comportés comme le dernier des parvenus, des affairistes. Ils se sont bourrés de truffe, de nourriture de luxe, comme le premier aristocrate venu.

Ceux à qui restait une parcelle de fierté et d'honnêteté se sont suicidés, la déchéance venue. Cette saine idée n'a pas effleuré les autres, plus nombreux. Ils mourront traîtres, et avec un peu de la chance des riches, centenaires.

Fajardie reste communiste et libertaire, malgré les errances passées et les illusions récemment envolées. Confiant dans l'homme, il conclut en souhaitant aux jeunes de beaux moments de révolte, aussi forts et joyeux que ceux qu'il a vécus. Lui continue à décrire notre époque noire dans des romans de la même couleur. En attendant. *C. P.*

Frédéric H. Fajardie
Chronique d'une liquidation politique
La Table Ronde, 1993, 199 p., Frs 25.10



Jean-Jacques Fiechter
Tiré à part
Denoël, 1993, 173 p., Frs 25.40

En tirant lui-même à dix exemplaires son adaptation en anglais du roman autobiographique goncourtisé *Il faut aimer* qui lui a appris l'horrible vérité sur la destruction de l'amour de sa vie, un éditeur londonien assassine l'auteur et grâce à l'arme du crime, les dix exemplaires de *Love is a Must,* retrouve amour et joie de vivre, et reçoit en prime la fortune…
Peut-être l'auteur a-t-il réalisé ainsi son rêve de zigouiller un Prix Goncourt salonnard comme Eco dans *Le Nom de la rose* celui d'occire des moines…
Mais contrairement au deuxième livre de *La Poétique* d'Aristote qui empoisonne physiquement tous ses lecteurs, le «livre qui tue», ici, est composé dans ses moindres détails, aussi bien matériels qu'immatériels, qui vont du choix du papier aux choix des mots de la traduction en passant par le choix de tous les éléments typographiques, pour pousser moralement une personne et une seule à la destruction. Suprême astuce, la vengeance accomplie, le livre, animé d'un destin littéraire propre, se substitue à l'original… Mais j'en ai déjà trop dit. Fiechter, fichtre! *(S.)*

A quand le préservatif pour les yeux ?

AJOUTEZ une bonne dose de bêtise à un esprit aussi réactionnaire que paranoïaque. Imprimez cette bouillie sur du papier qui n'avait fait de mal à personne. Vous obtiendrez un avorton de pamphlet. Il ne vous transmettra peut-être pas le sida, mais à coup sûr de violentes nausées. L'auteur n'aurait pas dû s'appeler Truffer, mais Amanite Tue-Mouche, plutôt.

Cette indétermination mycologique va avec le fatras des prétendus arguments servis contre la bande dessinée de Derib : *Jo*. Le toxique carpophore assène, à longueur de septante et une pages, une litanie harassante de fausses preuves, d'accusations délirantes contre Derib, ses dessins, sa fortune due à cette bande dessinée, ainsi que contre les enseignants gauchistes, la haute finance internationale (c'est qui, ceux-là ?), la déliquescence des mœurs et la merveilleuse capote anglaise (1) qui nous permet tant de plaisirs, à peu de risques. Bolet fielleux, va ! Ce que veut notre prétendu humanitaire, ce qui le fait éjaculer au hasard, à la cantonade, sans protection pour son semblable, son encre vinaigrée, ce n'est pas tellement la peine de voir des jeunes mourir. C'est, entre autres, l'autonomie sexuelle dont ils ont pu faire preuve avant de claquer. Le sida n'est pour lui qu'un prétexte. Il aurait choisi l'alpinisme, si celui-ci ne pouvait se pratiquer en famille, le dimanche après la messe, s'il n'était encadré par le très militaire Club Alpin. Non, ce que veut Truffer, c'est une société policée, réglée par les «Lois naturelles», la tradition, établie sur le socle de la famille, protégée des miasmes extérieurs. On voit où il veut en venir, on voit ce qu'il aimerait faire des contagieux comme les homosexuels, les déviants, les marginaux, les étrangers, les gauchistes et les autres. Signalons en passant que ce livre paraît dans une collection dirigée par Slobodan Despote, «La Fronde» (2), et que le bonhomme est connu comme un anti-démocrate forcené. Euphémisme.

"Où sont les régents et les instits d'antan ?"

Selon l'esprit inquiet de notre moraliste, une conspiration de l'hydre soixante-huitarde aurait chargé les professeurs, tous révolutionnaires, de marteler les têtes blondes avec les idées pernicieuses de *Jo*. Programme des suborneurs : leur donner l'idée de faire l'amour avant le mariage. Les petiots, de fil en aiguille, de lit familial en matelas de squat', renonceront à la vie de famille. C'est malin comme plan !

Notre Amanite Non Phalloïde pense que *Jo* donne aux jeunes la vilaine idée de s'aimer. Qu'ils n'y pensaient pas jusqu'alors. Truffer imagine que les adolescents ne s'enflamment qu'en lisant César et sa *Guerre des Gaules*, que les déclinaisons latines les titillent. Il devait être un bien bon élève, le genre fort-en-thème qui ne regarde pas les filles à la gym.

Le dégoût dépendant des douleurs, l'estomac de Truffer se révulse en songeant à la jouissance gratuite, hors carcan. Ça le fait débander. Un portrait de Calvin, avec une petite moustache, par contre… Il lui viendrait probablement des envies troubles.

"Ces idéologues-affairistes fossiles du trotsko-gauchisme"

Il est gratiné dans le genre pervers : vous-même, voyez-vous partout, autour de vous, vous encerclant, des hordes de gens, des jeunes gens copulant dans tous les sens, tous sexes et races confondus, en tas. Hélas cette sarabande sexuelle n'existe que dans les replis du cerveau de Truffer. Le monsieur se fait du cinéma. Porno comme il dit.

Pour en revenir à nos profs gauchistes, où peuvent-ils bien être ? Rassurons notre inquiet. Les gauchistes sont ces temps aussi rares que les requérants qui obtiennent l'asile, et ils sont presque aussi rares dans le corps enseignant que les Noirs dans le gouvernement d'Afrique du Sud. Vous voyez que tout n'est pas perdu, vous vous faites du mal pour rien, vraiment.

Que tirer de tout cela ? Au lieu de lire cette paperasse, Amis humains, copulez souvent et bien, avec qui vous plaît, avant d'être mort d'un accident de voiture, de vos veines bouchées ou du travail. N'oubliez pas le précieux caouchouc, pour copuler plus longtemps.

Et priez pour que les enfants des Truffer de tout acabits deviennent nègres et gauchistes, homosexuels et juifs.

C.P.

Ernest Truffer
Sida-business Jo-business,
une épidémie en bandes dessinées
L'Age d'Homme, 1993, 71 p., prix : quelques préservatifs

(1) Truffer prétend qu'il y a un risque sur sept de devenir séropositif, malgré le préservatif, si l'on a des rapports avec une personne qui l'est. La vérité se situerait vers un sur mille. Nuance.

(2) Prévus dans la collection La Fronde :

René Berthod, *Rembarre*. Editoriaux parus dans *Le Nouvelliste*. Promet de fines pensées cléricales et réactionnaires.

Jean-Marc Berthoud, *Une religion sans Dieu*. Veut démontrer que l'idéologie des droit de l'homme est incompatible avec le christianisme.

Alain Paucard, *Les vacances, quel enfer !* Qui a donné les congés payés à des prolos incultes?

Collection pour un musée de la politique brute

Pouvoirs occultes : le retour

Tout commence par une annonce dans *24 Heures*, en décembre 1992 :

> **CE La super URSS** de demain
> un parti secret veut prendre le pouvoir en Europe: livre en allemand, Fr. 38.–. Extraits en français: Fr. 2.– en timbres. Editions Memopress, 8215 Hallau

On devine un tout beau cas de délire politique. Les occasions de rigoler sont trop rares de nos jours pour faire la fine bouche, ne mégotons pas deux francs et passons commande. Résultat : une volumineuse enveloppe, remplie de photocopies incertaines et de ronéotages mal encrés. Il y a de tout : catalogue, résumés, *news letters*, courrier des lecteurs et même un éditorial de Louis Pauwels dans le *Fig-Mag*. Un certain Emil Rahm vous envoie ses meilleures salutations parce que *«vous avez une fois demandé Memopress en langue française»*

Memopress -Verlag c'est d'abord un catalogue avec des titres aussi poétiques que ceux de cette brève sélection arbitraire :

POLITIK		
Wer regiert die Welt?	Des Griffin	25.—
Die Schweiz muss zerstört werden !	Alfred Künzli	10.—
Who is who - ohne Maske (Freimaurerei)	Karl Steinhauser	49.—
Die Bankierverschwörung Teil I	Mullins/Bohlinger	26.80
Geheimgesellschaften und der Mythos der Weltverschwörung	G.K. Kaltenbrunner	12.90
IDEOLOGIE		
Der Tempel der Freimaurer	Dr.Konrad Lerich	7.50
Wussten Sie schon + Mein Vater war Freimaurer		4.—
Antichristliche Revolution der Freimaurerei	Adler	10.80
Das Geheimnis der Freimaurer	Jacques Ploncard dAssac	14.—
Der Islam wird uns fressen!	Dr.jurBeat Bächlin	17.—
EXPOSE		
New-Age-Bewegung Die satanische Verschwörung	Expose Nr.10	
Achse Schönhuber-Munsekte-Rockefeller	Artikel Nr.21	
Südafrika: Die Zionisten greifen an	Expose Nr.29	
NATURWISSENSCHAFT/MEDIZIN/NATURHEILKUNDE/ERNAEHRUNG		
Französiche Küche, aber gesund	Miller	8.50
Blut- und Säftereinigung	Dr. Rauch	26.—

L'ouvrage actuellement en promotion chez Memopress est *CE la superURSS de demain* par Karl Steinhauser, Dr ès sciences politiques et ancien rédacteur au *Kurier* de Vienne (motifs de son départ ?). Le résumé en français nous apprend que *«Dans la Communauté Européenne règne le plus pur capitalisme.»* La suite saura-t-elle être à la hauteur de cette révélation de départ ? La CE va amener *«une vague d'émigrants, le crime international, le chaos multi-culturel et la surexploitation de la nature». «Toute la structure du pouvoir de la CE est organisée de façon typiquement fasciste»*. Mais qui donc se cache derrière ce nouvel hitlérisme ? Mais voui, coucou les revoilà : *«Le but de la Franc-maçonnerie est l'intégration de tous les peuples, de toutes les rasses et toutes les nations dans un état mondial unique. […] Dans cette optique, la CE est une étape décisive vers l'intégration franc-maçonne de tous les états de notre planète. […] On notera d'ailleurs que la couleur franc-maçonne est le bleu, et que l'insigne franc-maçon est l'étoile à cinq branches –comme on les retrouve dans le drapeau européen…»* Comme on les retrouve aussi dans les drapeaux américain, hondurien, panaméen, cubain, porto-ricain, grenadin, vénézuélien, surinamien, chilien, soviétique, yougoserbe, marocain, algérien, turc, burkina-fasien, somalien, sénégalais, guinée-bissaien, libérien, togolais, ghanéen, béninois, libérien, centrafricain, congolais, burundais, comorien, angolais, mozambicain, zimbabwéen, turc, syrien, irakien, yémenite, pakistanais, mongol, chinois, vietnamien, coréen, singapourien, micronésien. Nom de bleu, la conspiration a de l'ampleur !

Le matériel en français paraît faire défaut chez Memopress et on y fait fait flèche de tout bois : se trouve aussi dans son enveloppe le journal du Forum-contre-l'adhésion-à-l'EEE-et-à-la-CE,-pour-une-Suisse-de-démocratie-directe-unie-au-monde-et-à-l'environnement, dont le sens de la concision n'est peut-être pas la qualité principale, mais qui semble bien écolo-démocrate-inoffensif, avec des slogans aussi élaborés que *«l'Europe n'est pas seulement peuplée de plus de 650 millions d'êtres humains, mais aussi de plusieurs milliards d'oiseaux d'oiseaux, d'animaux et de poissons»*.

Une photocopie jaunasse nous apprend qu'Aron Monus, immortel auteur de *Les secrets de l'empire nietzschéen*, aux éditions Interseas à Genève, se défend d'être antisémite : *«On ne doit pas confondre les francs-maçons juifs et les juifs en général»*. Et les borgnes ? aurait ajouté Sammy Davis Jr. Son livre contient en outre des analyses épatantes comme *«Adolf Hitler, un agent sioniste malgré lui»*.

Plus loin, on tombe sur *La Lettre d'information du Père Arthur Lewis* (et de son épouse Gladys), Chingford, London E49SQ, qui nous signale que *«les financiers internationaux et les hommes d'Eglise "libéraux" ont organisé la plus grande campagne de l'histoire en vue de renverser –et non pas de réformer– le gouvernement [sud-africain] qui maintenait l'ordre et la paix»*. Ah oui décidément, le père Lewis, et son épouse Gladys, ont bien fait de quitter le pays de l'apartheid. Mais ils sont bien tristes car *«La moralisation publique s'effondre avec l'aide de la radio-télévision britannique, et le concubinage, le sida et la drogue détruisent de plus en plus de vies dans une génération qui ignore pratiquement l'évangile.»*

Si *La lettre politique de Luc de Meuron* (Neuchâtel, aussi dans le lot), simple jérémiade réactionnaire, semble fadasse, c'est qu'elle est suivie par l'étourdissant Congrès pour le Développement organique de l'Europe. Basé à Vaduz et présidé par Monseigneur l'Archiduc André Salvator d'Autriche, le CODE proclame dans son *Dictionnaire politique* (supplément de 1977 du torchon belge *Nouvel-Europe-Magazine*) que le monde est gouverné par une *«espèce de maffia de la politique internationale, de socialistes internationaux, de financiers et d'hommes d'affaires internationaux»*, qui ont manipulé le plan Marshall et la coexistence pacifique pour créer un gouvernement mondial, qui contrôle aujourd'hui *«l'ONU, l'UNESCO, le FMI, l'OIT, le COE, la CIA et le KGB»*. Les TL et les TPG échappent provisoirement à cette mainmise… Pour faire bon poids, sont ajoutés encore les Rockfeller et les Rothschild (en rivalité), le chiffre diabolique 666, l'agence Novosti et Jimminy Carter, facilement manipulable en raison de *«son attirance pour le Rock and Roll qui l'a amené à fréquenter les affaristes de l'industrie du spectacle qui sont mêlés à divers scandales de drogue et assassinats»*

L'indispensable *compendium* des allumés politiques suisses (1) nous apprend qu'Emil Rahm, né en 1930, est par ailleurs marchand de vin, et surtout producteur du Rimuss, célèbre purgatif pour noces et baptêmes. Note finale pour Memopress et Emil Rahm : 18/20 en politico-pathologie, 3/20 en cohérence du discours argumentatif, «faible» dans le test «nouveauté» et 42.9° au thermomètre.

J.-E. M.

Infra-histoire

Un objet évanescent

ÉLÈVE de Louis Chevalier (1) et juge au pénal, Yves Lemoine cultive une fascination pour le crime. Sujet volatile et dont, nous avertit-il d'emblée, l'histoire est impossible. Car l'histoire assoit sa narration sur des traces documentaires, de préférence «involontaires» : le silence des individus, comme leurs raisons les plus enfouies, lui demeurent inaccessibles. Or l'auteur est bien placé pour savoir que les documents judiciaires dissimulent davantage qu'ils ne révèlent, parce que les deux parties ont intérêt à cacher la réalité, et que la «statistique criminelle» gonfle ou s'amincit au gré des manipulations législatives. La méthode quantitative ne peut donc ici que manquer son objet, qui est par essence évanouissant. Comme le note Yves Lemoine, *«le social s'évapore plus que l'économique»* et *«l'histoire ignore ce qui est le plus difficile à cerner (…), le tissu poussiéreux de la vie quotidienne de chacun de nous, entre crime et légalité, vice et vertu, horreurs et vanités»*. Il faut se contenter d'approcher le phénomène par petites touches, sans traquer l'incertain ni l'inconnaissable, ni rêver d'on ne sait quelle synthèse finaliste.

Première observation : le crime est consubstantiel à la ville. Non que la campagne l'ignore, mais le crime urbain diffère en ce qu'il se consomme dans l'instant et qu'il résulte de la facilité du passage à l'acte. C'est qu'en ville règne la sollicitation omniprésente de la marchandise; les corps et le temps sont louables, l'argent coule. Les désirs sans cesse se confrontent les uns aux autres, et dans cette promiscuité grouillante où l'échange est généralisé, la *libido* se trouve éveillée en permanence. L'empire du pulsionnel –tuer, voler, violer– manifeste sa puissance. Et l'auteur s'avoue au premier chef passionné par le «déplacement de l'homme honnête», son basculement dans le crime.

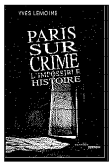
Permanence et innovation

Deuxième observation : la ville est le terrain d'appropriations diverses. Elle est maillée de «quartiers», tissée de «sociétés» qui ne se mélangent pas. Et c'est dans les frôlements sociaux que surgit le crime. Si le jour appartient traditionnellement au «Prince», la nuit souvent se donne au crime et la rue, toujours, reste un espace dangereusement ouvert –certains lieux spécialement. Le crime a donc sa topographie, changeante au cours du temps, car le Pouvoir (par les grands travaux) et l'Argent (par la spéculation) conjuguent leurs efforts pour normaliser la ville en rejetant à la périphérie, puis en banlieue, les classes réputées «dangereuses». Mais contrant cette pédagogie brutale, le crime a réussi à se réinstaller au centre : grâce à la facilité des transports métropolitains et à ces formes particulièrement voltigeantes de délinquance que sont le sexe, le détroussement, la drogue.

Troisième observation : le crime, comme toute autre sphère d'activité humaine, suppose un mixte d'invariant et d'adaptation. L'invariant est que l'objet du désir demeure un objet négociable. Châle d'indienne autrefois, autoradio ou magnétoscope aujourd'hui. On vole pour assouvir une envie et écouler sur un marché parallèle –hier pour boire, aujourd'hui pour la drogue. Mais l'évolution récente a produit ses effets spécifiques. Ainsi, l'urbanisation entraîne la massification et la déterritorialisation du crime. Liée à des biens de grande consommation, la corruption criminelle s'est généralisée. L'objet offert à la convoitise moyenne a proliféré. La politique même est devenue une marchandise qui exige de l'argent, car elle doit se fabriquer avec un luxe de publicité (d'autant que l'élu, entrepreneur de fonction publique soumis à l'obligation de se refinancer, vendra ses autorisations). Emblématique de cette redistribution du vieux et du neuf apparaît l'activité mafieuse qui combine rapports clientélistes archaïques et haute technicité, et vise à réinvestir une part croissante de ses profits dans des secteurs légaux. Les dernières pages d'Yves Lemoine amènent le lecteur atteint de vertige à se demander si une répression efficace de l'activité criminelle, à supposer qu'elle fût possible, n'engendrerait pas dans les sociétés marchandes et très urbanisées de l'hémisphère nord de douloureux réajustements. Sans compter que le commerce de la drogue, qui soutient tant d'économies tiers-mondiales, a peut-être aussi pour fonction d'assurer, dans nos banlieues putrides, une relative torpeur sociale.

So viele Berichte, psalmodiait Bertold Brecht, *so viele Fragen…*

D. S.



Yves Lemoine
Paris sur crime
L'impossible histoire
Jacques Bertoin, 1993, 168 p., Frs 28.20

(1) L'auteur de *Classes laborieuses et Classes dangereuses à Paris, Montmartre du plaisir et du crime* et *Histoire de la nuit parisienne.*

Vite dit

Nos amis les sociologues

Alain Touraine
Critique de la modernité
Fayard, Paris, 1992, 462 p., Frs 52.20

Le Premier Français Ballamou a, dit-on, peu d'amis. Parmi eux, Hélène de Rothschild et Alain Touraine. Ce dernier a visiblement viré sa cuti (Et Hélène ? –Je ne sais pas…) : il jette au rebut sa défroque de sociologue de l'action pour devenir penseur de la modernité. Un projet de «sociologie globale», comparable aux ambitions qu'ont pu avoir un Edgar Morin dans *La Méthode* ou un Jürgen Habermas dans la *Théorie de l'agir communicationnel*. Bref, un ouvrage où l'on philosophe avec plus ou moins d'aisance et de bonheur, avec l'ambition de fonder un nouveau «paradigme» pour la société contemporaine. Mais le paradigme terrestre est encore bien loin, et on retiendra du dernier Touraine essentiellement certaines pages de critiques très pertinentes et très érudites de la pensée de d'autres auteurs, Nietzsche, Sartre ou l'Ecole de Francfort par exemple. Pour le reste, ce livre peut fonctionner comme une lecture de plage un peu snob, à lire par petits passages et à méditer bien fort, en sirotant un apéritif glacé.
Je ne résiste pas: je vous en livre un exemple. *«Le Sujet n'est plus la présence en nous de l'universel, qu'on le nomme loi de la nature, sens de l'histoire ou création divine. Il est "je", effort pour dire "je", sans jamais oublier que la vie personnelle est remplie d'un côté de "ça", de libido, et de l'autre de rôles sociaux»*. A vous de juger s'il s'agit de blabla ou de pensée profonde. Pour moi, ma religion est faite… *(J.-P. T.)*

Pierre-Jean Simon
Histoire de la sociologie
PUF, 1991, 524 p., env. Frs 75.–

Un trop didactique mais néanmoins intéressant ouvrage d'histoire des idées et des personnes qui ont «fait» la sociologie. Les origines, de Platon à Montesquieu, en passant par Montaigne, Kant ou Descartes. Les «pères fondateurs», de Marx, Comte ou Weber à l'Ecole de Chicago. Les choix de l'auteur sont personnels (pas un mot de ce «bon» Professore Pareto, par exemple), mais souvent justifiés. Un livre d'ailleurs plus utile qu'il contient une introduction succincte, mais claire, aux principales idées des auteurs présentés et une mise en perspective, souvent sans prétention inutile, de celles-ci. C'est à souligner, car trop d'ouvrages de ce genre tombent dans le travers de mal rendre la pensée des auteurs introduits pour mettre essentiellement en valeur l'intelligence ou la culture de celui qui les présente… (J.-P. T.)

Russica

Enfants dans la terreur

«Je ne me dresse pas seul ici. Les victimes ont beau être dans leurs cercueils, je les sens à mes côtés, vous désignant, vous, accusés, de leurs bras mutilés qui tomberont en poussière dans la tombe où vous les avez précipités.»

Vychinski,
au deuxième procès de Moscou

VOICI un livre dont le premier tome suscita les éloges à la fois de *L'Hebdo* (bon pour la tête, à l'époque) et de *La Brèche* (bimensuel du Parti socialiste ouvrier, à l'époque). C'était déjà bizarre… Mais si on ajoutait que ce livre semblait alors autant déplaire aux spécialistes de littérature slave (1) qu'il plaisait aux profanes, on pouvait s'interroger.

Pour mémoire, le récit, largement autobiographique (2), narre les destins divergents de quelques jeunes gens qui entrent dans la vie active au début des années trente. Pour des fredaines d'étudiant en apparence, pion dans une gigantesque machination qui vise notamment son oncle, important dirigeant industriel, le personnage principal –Sacha Pankratov– se trouve accusé de divers délits contre-révolutionnaires qui le mèneront en relégation sibérienne. Parmi ses condisciples, on suit particulièrement le jeune Youri Charok, fils de tailleur antisémite, frère de délinquant, qui se retrouve aspiré dans l'appareil policier. Le premier volume se terminait, *«comme des coups frappés sur la porte du malheur»*, par l'équivalent soviétique de l'incendie du Reichstag, c'est à dire l'assassinat du secrétaire du parti de Leningrad, Serguei Kirov. Ce meurtre fut le prélude de la grande terreur stalinienne.

Le deuxième tome narre la période des grands procès contre les dirigeants bolchéviques, les responsables économiques, les officiers supérieurs et les dirigeants de la police politique. La montée de la terreur, suintant de partout, engendrant la modification progressive des comportements quotidiens, le rapide envahissement des esprits par le démon de la suspicion, est décrite de manière brillante et donne toute sa richesse à la lecture (3). En outre, l'auteur dresse par le biais de scènes de groupe ou de nombreux monologues imaginaires un saisissant portrait de Staline, fier comme un paon, méfiant comme une teigne et sentencieux comme un perroquet (4), capable de parler de lui-même avec des majuscules dans la voix, tel un pharaon.

Les «procès de Moscou» ont dès l'origine suscité de nombreuses interrogations, notamment du fait de l'absence totale de défense, à commencer par les accusés eux-mêmes qui s'attribuaient sans sourciller les méfaits les plus invraisemblables. Trotski a voulu donner une explication politique : par une sorte de «capitulation permanente» les autres dirigeants se seraient affaissés devant Staline, et le roman montre en effet de «véritables» trotskystes résistant plus durement que les autres aux pressions. Arthur Koestler a parlé de dernier sacrifice pour le parti. On ne saurait pourtant négliger, et Rybakov y revient sans cesse, le rôle de la torture et de la prise d'otages familiaux, qui faisaient avouer n'importe quoi à n'importe qui, même à des non-membres du parti.

Vendu à plusieurs millions d'exemplaires dans l'ex-URSS, largement diffusé à l'étranger, ce livre illustrera pour un certain temps la vision d'une période clé pour un grand nombre de lecteurs. Il vaut donc la peine de s'arrêter un instant sur cette «vision historique», qui fut celle de l'ère gorbatchévienne.

Au miroir de la perestroïka

Thème classique de la pensée russe des siècles précédents, le conflit entre l'«occidentalité» et l'«orientalité» de l'URSS réapparaît ici, fréquemment décliné à propos de divers sujets. A l'une appartiennent l'industrialisation, le progrès, les communications, les cadres formés, un communisme modéré, l'alliance avec les démocraties et Leningrad; à l'autre reviennent l'arriération, le conservatisme, l'isolement, le moujik attardé, le stalinisme borné (5), la fréquentation des Etats fascistes et Moscou. Décorative dans les guides de voyage, cette antienne n'a qu'une valeur limitée pour comprendre l'histoire récente.

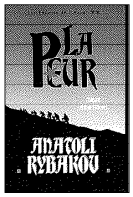
Deuxième problème, le personnage de Kirov est dépeint, manifestement pour l'opposer au Moustachu, comme un communiste libéral, raisonnable, bon et honnête léniniste, alors que rien dans sa carrière d'apparatchik ne permet de déceler autre chose qu'un stalinien orthodoxe. Son assassinat, seul attentat réel et non pas imaginaire de cette période, est attribué à Staline, comme on le fait depuis Khrouchtchev, ce qui procède somme toute d'une logique de roman policier (à qui profite le crime ?), mais n'a pas (encore ?) été prouvé.

S'avère agaçant à la lecture l'écart entre les deux visions qui alternent sans cesse : le petit peuple effectivement terrorisé d'un côté, et Staline, incarnation du démon dans l'histoire, d'un autre côté. A ne montrer que des jeunes gens pris dans un engrenage qu'ils ne comprennent pas et un individu pervers placé au sommet de l'appareil, Rybakov néglige tout l'espace social et administratif intermédiaire. On sait trop peu, par exemple, que la direction du parti bolchévique dut mener réitérées campagnes de mise à jour des fichiers et d'expulsion subséquente des «traîtres» tant étaient grands le bordel régnant dans le parti et l'opposition des cadres locaux à ces purges (6). On est loin de l'omnipotence bureaucratique…

Dernier point, le plus important peut-être, à faire débuter l'horreur en 1934, même si la famine résultant de la collectivisation de 1929 est mentionnée, l'auteur privilégie la dénonciation khrouchtchevienne des «crimes de Staline» contre les dirigeants, alors que l'oppression quotidienne des obscurs et des sans grades avait commencé bien plus tôt. De même la réflexion sur les racines de cette terreur est limitée, mais ce n'est pas le rôle d'un roman.

Ces réticences historiques n'ôtent rien à l'intérêt que l'on peut avoir à lire ce livre, et tous ceux qui calent habituellement à la cinquantième page de n'importe quel roman russe ne manqueront pas de le remarquer.

C.S.



Anatoly Rybakov
Les enfants de l'Arbat *(tome 1)*
Albin Michel, 1988, 584 p., Frs 60.20
La Peur *(tome 2)*
Albin Michel, octobre 1992, 645 p., Frs 60.20

(1) *«un fruit tardif du dégel mais où la mise en place de la terreur stalinienne obéit à un schéma encore "sulpicien" avec ses bons et ses méchants»*, G. Nivat, *Magazine littéraire*, mars 1989.

(2) Commencé en 1966, le livre a été maintes fois modifié avant que les changements politiques en URSS permettent sa publication en 1986.

(3) Le kafkaïen n'est pas oublié : l'interrogatoire de Sacha, arrêté de nuit sans aucune raison apparente et détenu à la prison de Boutyrki, commence par ce dialogue sans pareil :
– Pourquoi avez-vous été emprisonné ?
– Je pensais que vous le diriez.
– N'essayez pas de jouer au plus fin. N'oubliez pas où vous vous trouvez. (…) On vous a donc arrêté sans l'ombre d'une raison ? Nous emprisonnons des innocents ? Vous poursuivez vos activités contre-révolutionnaires même ici. Vous n'êtes pas à la troisième section de la gendarmerie de l'époque des tsars !

(4) Ceux qui ont pratiqué la «pensée» Mao Tsé-Toung dans leur folle jeunesse retrouveront dans ces passages la gracieuse dialectique du marteau et de l'enclume qu'ils aimaient tant…

(5) *«…sous l'implacable dieu asiatique perçait à nouveau le déporté géorgien solitaire dans son isba sibérienne.»*, tome I, page 184.

(6) Voir Nicolas Werth, *Les procès de Moscou 1936-1938*, Complexe, 1987, 188 p., Frs 13.20

Plum pudding

VICTORIA Plum, c'est une marque d'oreillers. Après avoir lu le livre, je me suis longuement interrogée sur les raisons qui ont pu pousser le/la traducteur/trice à traduire ainsi le titre original qui est *Taking the Devil's advice*. Le DE placé entre deux substantifs me semble être un génitif, mais j'avoue n'avoir jamais été une grammairienne distinguée. Ou peut-être s'agit-il d'un EX déguisé, comme dans *deus ex machina*, ce qui donnerait certes à ce titre un sens plus intéressant. *Les confessions ex Victoria Plum*, déballage de linge sale, lavage dudit linge en famille et réconciliation sur l'oreiller. Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans cet ouvrage, d'une histoire d'ex.

Nous sommes en Angleterre. Oliver, en pension chez son ex-femme remariée entre temps, écrit son autobiographie sur des cahiers qu'il cache ensuite dans une taie d'oreiller Victoria Plum. Son ex-femme, Constance, qui a tout découvert, annote ces cahiers en y écrivant sa version à elle de l'histoire. Si vous aimez ce genre de déballage, et/ou souhaitez approfondir votre connaissance de l'enfer conjugal, précipitez-vous. L'affaire est rondement menée, et ces deux récits complémentaires peignent un tableau assez représentatif d'une histoire d'amour qui finit mal.

Malheureusement, le récit s'enlise peu à peu et la lecture devient ennuyeuse; l'idée de départ plutôt originale, n'est plus, à la longue, qu'un truc lassant. Et puis, le fait qu'Anne Fine ait employé les prénoms de Constance et Oliver pour ses personnages, m'a définitivement agacée. Cela n'apporte strictement rien à l'histoire, et s'il avait fallu imaginer une suite aux aventures de Lady Chatterley et de son amant, pourquoi cette suite-là ? Pauvre D.H. !

A. B. B.

Anne Fine
Les confessions de Victoria Plum
L'Olivier, janvier 1993, 273 p., Frs 38.00

Du rififi dans la jungle

EN plein cœur de l'Amazonie coule le Nangaritza. A ses flancs s'accrochent quelques villages aux noms évocateurs : El Idilio, Vilcabamba, El Dorado. Artère vitale de la forêt équatoriale, le fleuve charrie les substances nécessaires à la vie, mais aussi les cadavres rejetés par la jungle vengeresse.

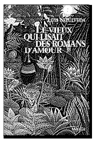
A bord du «Sucre», petit vapeur qui remonte le fleuve et lieu d'approvisionnement en gaz, bière et aguardiente, siège le fauteuil mobile du docteur Rubicondo Loachamin, arracheur de dents. Un monde où il est difficile de survivre. Ce n'est que deux fois par année, lors du passage du dentiste, que José Antonio Bolivar, le héros de cette aventure, peut trouver un remède à sa solitude : des livres qui parlent d'amour, le vrai, celui qui fait souffrir. Et puis, il y a l'apprentissage de la chasse. Initié par les indiens Shuards, Antonio Bolivar va apprendre à respecter et à aimer la forêt amazonienne.

Quelqu'un va pourtant bouleverser sa recherche de la liberté : le maire d'El Idilio, qui, soucieux de sauvegarder les intérêts de son village, prend à parti notre héros, et le persuade de défendre les gringos, chasseurs d'or et dévastateurs de la forêt.

Mais les dégâts causés par les colons susciteront la vengeance du monde animal. Et Antonio se heurtera à la jungle, qui, elle, ne connaît que la loi du talion.

Pris entre sa mission, défendre les vies humaines, et son respect profond de la forêt, Antonio, parviendra-t-il seul à affronter le félin chasseur d'hommes ?

N.C.



Luis Sepulveda
Le vieux qui lisait des romans d'amour
Métailié, octobre 1992, 130 p., Frs 26.40

Non, vous ne l'avez pas lu dans le Nouveau Quotidien

LE «journal suisse et européen» a saisi l'occasion de la disparition de son édition du dimanche pour mettre fin à la rubrique du «Coup de Périphériscope». «*Je tiens à vous remercier de tout cœur pour l'effort constant que vous avez fourni, pour les rires que vous avez déclenchés et pour l'ire que vous avez suscitée chez certains pisse-froid sans humour*», façon élégante pour le chef d'édition d'annoncer que ces derniers avaient gagné.

La collaboration a toutefois cessé plus tôt que prévu. Le CÔTÉ RÉINSERTION, autopub glissée dans la maquette de l'antépénultième «Coup de Périphériscope» (voir ci-dessous), ayant fort déplu au rédacteur en chef, celui d'édition (de chef derechef) demanda que «*la barque étant pleine*» et «*le naufrage de l'édition dominicale*» soient modifiés. On accepta d'atténuer le naufrage en disparition mais, le manque de place étant le seul argument invoqué pour la suppression de la rubrique, on exigea le maintien de la barque pleine. Le chef d'édition accepta le compromis et… le 47e «Coup de Périphériscope» n'a jamais paru, les suivants non plus.

La demande de corrections ne visait qu'à préparer une censure totale tout en laissant supposer qu'elle serait due à l'ironie morbide d'une rubrique annonçant sa propre mort dans un journal malade. Mais surtout il fallait à tout prix empêcher le fâcheux précédent d'une rubrique qui profiterait honteusement d'un espace rétribué pour se faire sa propre publicité, même pour rire. C'est qu'au *Nouveau Quotidien*, on ne badine pas avec les liens entre rédactionnel et publicitaire. Comme le disait Sa Pontifiance : «*Sans prétendre réinventer la roue, il est pourtant possible d'améliorer les relations entre clients et régie* [publicitaire], *entre régie et rédaction, entre porteurs et récepteurs du message.*» (Jacques Pilet, *Naissance d'un quotidien*, juin 1991) [*réd.*]

LE COUP DE PÉRIPHÉRISCOPE

Une rectification minimisante:

«Que l'on se rassure, le départ de notre pasteur, M. Jacques André, n'est pas imminent, étant prévu pour l'été 1994, tel que l'annonçait le journal paroissial "Croire" du mois de mars.»

Feuille d'Avis d'Avenches, 4.5.93.

Un jugement lapidaire:

«Ne jetons pas la pierre: Vaud reste un pays de pasteurs, de paysans, de juristes, de pédagogues. Pas d'entrepreneurs.»

Jean Ruf, *24 Heures*, 8.5.93.

Une preuve par cinq de l'importance toute relative des règles d'accord du participe passé:

«Quelques problèmes devront être encore résolu afin d'assurer une transition harmonieuse entre la situation actuelle et les nouvelles dispositions [...]»

Association vaudoise pour la protection des civils, p. 14, avril 93.

«Nous nous sommes demandés ce que l'on faisait dans les écoles romandes à la frontière des langues pour encourager les contacts entre les régions linguistiques.»

Affaires publiques, p. 5, 1/93.

«Ils habitent, pour quelque temps, les immeubles délabrés que les ouvriers ont déjà quitté, au profit d'un pavillon au delà du périphérique.»

Le Nouveau Quotidien, p. 5, 14.2.93.

«Conséquence: les infractions qui n'entraînent pas de mesure administratives ne sont plus notifiée au registre des contraventions.»

Journal de Genève, p. 18.1.93.

«Des élections françaises comme on n'en a jamais vues»

24 Heures, p. 5, 17.3.93.

CÔTÉ CASSE-COU

CAVALIER(E) cherche une personne pour monter mon cheval [illegible]

[illegible]

Turgut Özal avait une santé fragile. En 1987, il avait subi un triple pontage coronarien aux Etats-Unis. Et l'année suivante, il avait même échappé à une tentative d'assassinat pendant qu'il prononçait un discours à Ankara.

(Jugurtha Aït Ahmed avec AFP/Reuter, *Le Nouveau Quotidien*, 18.4.93.)

CÔTÉ RÉINSERTION

PUBLICITÉ

La barque étant pleine, le nouveau *Nouveau Quotidien* ne recueillera pas «Le Coup de Périphériscope» après le naufrage de l'édition dominicale.

L'Atelier Périphériscopique cherche un journal romand qui serait intéressé à en reprendre la publication à un rythme mensuel ou bi mensuel.

Le Coup de Périphériscope est livré sur disquette Macintosh et mis en page sur X Press.

S'adresser à:
l'Atelier Périphériscopique
1580 OLEYRES
(037) 75 10 73.

Annonce dans *Le Nouveau Quotidien* p. 4, [illegible]

CÔTÉ IRRESPONSABLE

COMMUNIQUÉS N'ENGAGEANT PAS LA RÉDACTION

«LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX» (KURT WEILL)

Spectacle ballet-opéra avec [illegible]

[illegible]

CÔTÉ ARGUMENTAIRE

Un prix à laisser bouche [illegible]

Machine à coudre manuelle

No de réf. 1110.1AH *Fr. 29.90*

[illegible]

CÔTÉ POLLUTION

[illegible] grands conseils de l'Etat. C'est l'opération [illegible], menée depuis quelques semaines avec un zèle [illegible]. On livre à l'opinion publique, avec un luxe de détails, la face occulte d'un pouvoir constitutionnel authentique mais fâcheusement soumis aux influences et aux compromissions. [illegible]

[illegible]

CÔTÉ REPÊCHAGE

[illegible] vis-à-vis de la moitié du genre humain, la femme; l'éducation et la formation que les prêtres reçoivent l'ont complètement occultée et sa révélation va tout faire basculer chez certains. «J'ai découvert la femme», reconnaît l'un des trois interviewés. Ni sainte, ni salope! Pas trace de condamnation chez Mgr Schwéry: «Je ne peux pas ne pas comprendre», dit le prélat. «J'ai aussi fait le vœu de célibat et je sais ce qu'il m'en coûte.»

J.-B. M.

PUBLICITÉ

[illegible] WD-40 [illegible] Do-it-yourself.

[illegible]

CÔTÉ DIVAN

Très jolie femme, française, quarantaine, divorcée, [illegible], grands enfants, souhaite rencontrer homme libre, plutôt grand, [illegible], cultivé [illegible]

[illegible]

CÔTÉ HELVÉTIQUES

[illegible]

1 oreiller	65 x 100 cm	1 oreiller	65 x 100 cm
1 duvet	135 x 170 cm	1 duvet	160 x 210 cm
2 oreillers	65 x 65 cm	1 duvet	200 x 210 cm

[illegible]

CÔTÉ RURAL

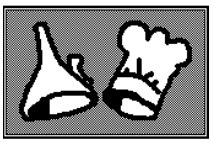
Le vendredi 30 avril 1993, à 9 h, [illegible] procédera à la vente aux enchères publiques, au comptant [illegible] des biens suivants:

6 unités de gymnastique américaine [illegible] Slender You, [illegible]

[illegible]

CÔTÉ POULES

[illegible]



TOQUÉ, LE CHEF

PÉTONCLES PAS NETS

par le Maître-coq
Photos : Yvain Genevay

❶ Munissez-vous d'un couteau effilé et d'un filet de saumon et organisez des parties fines. Etalez les tranches saumon sur une feuille d'aluminium ou de plastique, une à une, de façon à former un rectangle de 13 centimètres de côté (environ). Badigeonnez d'huile d'olive et d'un peu de jus de citron. Salez, poivrez, appelez Annette et parsemez d'aneth.

❷ Cisaillez en minces lamelles des coquilles Saint-Jacques (de Compostelle, de préférence). Répandez-les sur l'aneth qui est sur l'huile qui n'est pas sur le feu mais sur le saumon. Si on veut faire distingué, on peut prendre, plutôt que des coquilles Saint-Jacques, un autre mollusque lamellibranches (ou pélécypodes), par exemple des noix de pétoncle (mais pas de pétasse !).

❸ Avec vos mains, vos pieds, si vous y arrivez, roulez le rectangle sur le côté court,

de façon à former un boudin (tiens ?). En pressant un peu, mais pas trop. Vous avez remarqué ? C'est à la fois dur et mou, ce qui donne à penser (et, comme le dit si bien mon amie psychologue, «De toutes façons, ils ne pensent qu'à ça…»)

❹ Posez votre œuvre une heure au congélateur. Pendant ce temps, vaquez à vos occupations. En une heure, c'est fou ce qu'on peut faire de choses : on peu rêver, rêvasser, bâiller, somnoler, se reposer, dormir, cogiter, réfléchir, gamberger, penser, penser à ça (encore…), s'étendre, seul, à deux, à plus si on aime…

Le Maître-coq face au problème de la feuille de cellophane

❺ Revenez à vos affaires et retirez la feuille. C'est dur, mais c'est juste. Au fond, c'est d'ailleurs notre sort à tous : qu'on le veuille ou non, au bout d'un certain temps, et dans toutes les situations, on finit par se retirer… Tranchez dans le vif, sans hésiter, comme vous le feriez avec un propre ou un salami.

❻ Servez frais, juste comme il faut, ni trop, ni trop peu, en avertissant vos convives que, cette fois, la ripaille est un peu crue. Laissez-les, pour une fois, se jeter sans vergogne sur la nourriture. Ensuite, quand ils auront mangé, racontez-leur une histoire de votre crû. Par exemple, celle du ver qui aimait à se cacher dans le saumon…

Bientôt à la TV

Du blanc au noir

De *Toi Yvan, moi Abraham*, qu'il ne faudra louper à aucun prix si d'aventure il parvenait sur les écrans romands, à *L'arbre, le maire et la médiathèque*, que vous avez peut-être eu la chance de rater.

Pour en finir d'emblée avec le Rohmer (ou avec Rohmer tout court, j'ai toutes mes chances puisqu'il a passé la septantaine), je dirai simplement qu'il donne davantage à entendre qu'à voir, laisse ses interprètes tourner en roue libre, causer de tout, et surtout de rien. Et oublie le cinéma en cours de route.

A l'opposé, il y a le film de Yolande Zauberman. Rien de plus cinématographique : esthétique, émotion, réflexion, tout y est. Poussé à l'extrême, et pourtant rien n'est de trop. Inspirée de bout en bout, la réalisatrice nous promène dans une amitié entre deux enfants –l'un juif et l'autre pas– comme dans un paysage. Le cœur est un ciel d'orage. Le réalisme se teinte de poésie. Le contenu s'accorde au style. Les sentiments sont palpables à l'écran. Tout vibre. C'est la vie. C'est la magie du cinéma. (V. V.)

Faits de société

Troubles de la perception de la réalité chez certains téléspectateurs

«Chose extraordinaire, la Télévision suisse romande a consacré quelques minutes à la réception donnée à Sullens en l'honneur du nouveau président du Grand Conseil vaudois.

Comme de bien entendu, cela n'est pas fait dans un esprit positif. Certes, on a bien montré quelques vues d'un village pavoisé, quelques enfants costumés, mais on s'est bien gardé de nous montrer le cortège lui-même, les gendarmes et le drapeau cantonal ou les milices vaudoises.

Certes aussi, on a pu voir quelques images des milices vaudoises dont une dizaine de membres prêtaient serment le même jour, mais on s'est bien gardé de faire entendre la voix du Conseiller d'Etat Ruey.»

Association romande des téléspectateurs et auditeurs,
Service de presse, n° 314, 19 mai 1993

Notes internes pas destinées à la publication

LE NOUVEAU QUOTIDIEN

lieu d'être tranquillement chez moi en train

malgré toutes les tares dont on veut bien (souvent à très juste titre) charger le sport morderne, c'est encore l'un des très rares deomaines où les valeurs les plus simples et les plus émouvantes (excusez-moi pour les grands mots), comme la fraternité ou la tolérance, gardent tout leur sens.

Le seul domaine peut-être où l'on puisse trichez sur un centimètre ou un médicament mais pas sur les sentiments. Au point

Mais ne voyez-là que la simple divagation d'un esprit fatigué qui avait bien besoin de vacances...

«Propos d'une brebis égarée», Jérôme Bureau, directeur de la rédaction de *L'Equipe*, Paris, 14.4.93

Note du rédacteur en chef: De grâce, n'envoyez plus de papier avant d'être complètement remis!

Déchiffre & décompte

roman de Christian Michel

Chapitre premier (suite)

Résumé des épisodes précédents :
Corinne Dupertuis, psychologue, et son mari, Etienne, philologue, se livrent ou sont livrés à des réflexions imagées et profondes sur la chute. Ils passent leurs vacances d'hiver dans un village valaisan en compagnie d'une amie, Sandra, et font la connaissance d'un comptable à la retraite. Tous quatre font une partie de cartes, et le comptable se pose des questions sur ses nouveaux compagnons.
D'autres amis, Pierre et Céline Werner, et Roland, le mari de Sandra, les rejoignent. Lors d'une soirée qui réunit tous les personnages, Etienne raconte un rêve qui intrigue le comptable narrateur. Celui-ci se rend compte que tous ces gens cachent des secrets. D'abord Etienne, qui fait des recherches étranges sur deux langues presque inconnues, l'étrusque et le minoen.

PIERRE aussi avait son secret. Il avait perdu son père alors qu'il n'avait que quatorze ans, et cette perte lui avait laissé une blessure indélébile qu'il avait cherché à guérir en devenant médecin puis en ayant des enfants. Etienne lui avait fait observer incidemment que toutes les langues ont un mot pour désigner les orphelins, mais qu'aucune ne semble avoir de vocable pour dénommer les parents qui ont perdu un enfant. Cette constatation ne pouvait évidemment en rien consoler le médecin –tout au plus pouvait-elle lui rappeler sa qualité d'orphelin. Il avait une autre qualité, tout aussi non désirée : il était officier de réserve, non par goût de la chose militaire, mais parce que l'armée estime avoir besoin d'officiers médecins et qu'elle contraint les étudiants en médecine à monter en grade. Il connaissait donc aussi bien la mentalité des têtes galonnées que celle des étudiants plus ou moins antimilitaristes que l'armée écarte des bons éléments en les recrutant comme soldats sanitaires –le transport des brancards est d'ailleurs un excellent exercice pour la santé de ces jeunes gens souvent peu sportifs.

Pierre se sentait bien sûr plus médecin qu'officier, ce qui le mettait parfois dans des situations délicates, même dans la vie civile qui constituait heureusement la plus grande partie de son existence. Dans sa pratique médicale, il faisait un peu de tout car il exerçait dans une très petite ville. Il était certes spécialiste en psychiatrie, mais dans les faits il était plutôt généraliste. Il avait préféré cette situation à une position universitaire, à laquelle aurait pourtant pu le conduire sa thèse. Il en était arrivé à la conclusion qu'il faut être fou pour faire une carrière universitaire, et de plus, dans son cas, cela aurait impliqué la poursuite d'une activité dans un hôpital psychiatrique. Les années qu'il y avait passées comme assistant puis comme chef de clinique l'en avaient définitivement dégoûté.

Outre ses passions pour son métier et pour sa famille, Pierre en avait une troisième, la musique. Ses amis étaient mélomanes, mais lui était vraiment musicien, et il jouait du violoncelle dans un quatuor, dans la mesure où ses horaires imprévisibles le lui permettaient. Il aimait bien sûr les compositeurs les plus classiques, mais aussi Brahms, Stockhausen ou Messiaen. La musique a l'avantage sur le langage d'avoir une grammaire mais pas de sémantique. On peut apprécier la construction rigoureuse d'un concerto ou d'une fugue de Bach sans être contraint d'y associer un sens bien défini. Pierre se sentait délivré des contingences de la vie quotidienne lorsqu'il écoutait de la musique, et encore plus lorsqu'il en jouait. C'était pour lui la seule façon –mis à part l'amour– d'accéder à une harmonie parfaite, presque céleste. Il pouvait passer des heures à jouer, qu'il s'agît de simples exercices ou des partitions les plus difficiles. Il aurait en fait rêvé d'être un virtuose comme Paganini, compositeur brillant, égoïste et secret, mais le violoncelle se prête difficilement à ce genre d'acrobaties. De plus, il était conscient qu'un amateur, même assidu, ne peut parvenir à de telles prouesses. Il tirait néanmoins de son instrument une véritable jubilation, et le médecin harcelé par les misères de ses patients était réellement transfiguré après un concert ou une répétition. Il se posait parfois des questions sur la création musicale. On a dit que Mozart était inspiré par Dieu; mais n'aurait-il pas été simplement sujet à des hallucinations, comme Etienne, plus géniales bien sûr, et servies par une maîtrise fantastique de la technique orchestrale ?

Sandra pour sa part semblait ne pas avoir un secret, mais plusieurs. Ils étaient d'autant plus difficiles à percer que c'étaient des secrets de femme, qui concernaient apparemment sa jeunesse turbulente et des liaisons anciennes que les autres membres de la tribu n'évoquaient guère. Tout ce que je savais d'elle, c'est qu'elle enseignait l'italien dans une école supérieure semblable à celle de son mari, de sorte que les étudiants d'Etienne étaient souvent les anciens élèves de Sandra ou de Roland. Comme elle connaissait bien la littérature italienne, elle citait parfois Dante et souvent Pirandello, en écho aux propos qu'Etienne empruntait aux écrits antiques. Mais je ne voyais pas la relation entre ces citations et la vraie vie de Sandra, que je renonçai provisoirement à étudier. Son charme et ses manières très italiennes m'intimidaient un peu, et tout comme ses deux amies, elle faisait plus facilement des confidences sur leurs maris respectifs que ceux-ci n'en faisaient sur leurs épouses. Par la force des choses, j'en savais plus sur les trois hommes que sur les trois femmes. Bien sûr, j'aurais pu essayer d'en séduire l'une ou l'autre, mais mon âge aurait pu m'exposer au ridicule ou à des rebuffades humiliantes. J'ai bien fait quelques avances à Corinne, mais elle les avait repoussées, avec tout le tact qu'on est en droit d'attendre d'une psychologue. Quant à la dessinatrice et à l'Italienne, mon instinct me conduisait à garder mes distances. Malgré leur franc-parler et leur apparente liberté de mœurs, ces femmes semblaient plus attachées à leur tranquillité conjugale qu'à des aventures passagères.

POURTANT, ces intellectuels bien rangés avaient un confrère dont la vie amoureuse était bien plus agitée. C'était un célibataire plus jeune qu'eux, qui avait été nommé récemment professeur de logique mathématique et de linguistique informatique («computationnelle», comme il disait), et qui était donc devenu le collègue d'Etienne. Sa jeunesse et son aspect sportif lui valaient un ascendant assuré auprès des étudiantes et des autre jeunes femmes de l'Université. Ce n'était pourtant pas un Don Juan, car il avait le bon goût de ne pas avoir plusieurs maîtresses simultanément et de ne pas courtiser les femmes de ses amis, lesquels pouvaient donc dormir sur leur deux oreilles même s'il couchait sous le même toit qu'eux –pour quelques nuits seulement, car son emploi du temps lui laissait peu de jours de vacances. Il s'appelait Philippe Wolf, un nom qui convenait bien à sa réputation de jeune loup. Etienne le jalousait un peu, pas tant pour ses succès féminins que pour ses succès professionnels : la linguistique informatique attirait évidemment plus d'étudiants que la philologie. Les langues classiques faisaient pâle figure à côté des langages de programmation, et malgré leur étymologie à moitié grecque, tous les méga-bytes ou giga-octets dont se gargarisait Philippe étaient encore plus énigmatiques que les inscriptions étrusques. Mais quand il sortait de ses ordinateurs et de ses systèmes formels, Philippe était un compagnon tout à fait fréquentable, toujours prêt à raconter des anecdotes sur ces gens bizarres qui savaient tout des entrailles d'un microprocesseur mais qui ressortaient tout verts d'une conférence parce qu'ils avaient perdu l'habitude d'écrire au tableau noir et qu'ils s'étaient saisis maladroitement de la première craie venue, verte par exemple. Les philologues ont la réputation d'être des gens poussiéreux; les informaticiens le sont en fait tout autant, mais d'une autre façon.

IL y avait donc des Anciens et des Modernes, mais leur différence tenait plus à des tics de vocabulaire qu'à leur structure mentale. Etienne avait d'ailleurs observé que les logiciels abscons de traitement de texte sur ordinateur avec leurs correcteurs orthographiques engendraient exactement le même type d'erreurs que celles des copistes médiévaux : les fautes se transmettent automatiquement d'une version à la suivante, et les tentatives de correction introduisent des fautes supplémentaires.

Les vacances d'hiver touchaient à leur fin et tout le monde regagna la ville. Etienne et Corinne avaient de la place dans leur voiture et ils m'offrirent de me ramener avec eux. Etienne conduisait comme un bon chauffeur de taxi, sûr et précis. Pourtant, il avait l'air tendu, et le trajet qui nous séparait de la plaine semblait le fatiguer, alors qu'il était manifestement un conducteur expérimenté. Il se détendit un peu sur l'autoroute, jusqu'à ce qu'une ambulance nous dépasse à toute allure et toutes sirènes hurlantes. Je fis une réflexion malencontreuse : l'ambulancier devait voir les voitures qui respectent les limitations de vitesse comme nous-mêmes voyions les arbres ou les signaux routiers, c'est-à-dire des objets immobiles. Etienne bougonna qu'il n'en savait rien car il n'avait jamais conduit à de telles vitesses. Après une courte pause café, nous rejoignîmes tranquillement la ville. Nous avions échangé nos adresses et nous étions promis de nous revoir pour d'autres parties de cartes.

(à suivre)

(Annonce)